

LE DERNIER HOMME  
DE LA TOUR

DU MÊME AUTEUR

*Le Tigre blanc*, Buchet/Chastel, 2008.

*Les Ombres de Kittur*, Buchet/Chastel, 2011.

ARAVIND ADIGA

LE DERNIER HOMME  
DE LA TOUR

Traduit de l'anglais (Inde)  
par Annick Le Goyat



BUCHET  CHASTEL

Titre original : *LAST MAN IN TOWER*  
Fourth Estate, New Delhi  
Un département de Harper Collins Publishers India  
En partenariat avec The India Today Group  
© Aravind Adiga, 2011

*Et pour la traduction française :*  
© Libella, Paris, 2012

ISBN : 978-2-283-02494-2

*À mes compagnons banlieusards  
du train Santa Cruz Churchgate.*







**PLAN DE LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE IMMOBILIÈRE VISHRAM (TOUR A)  
VAKOLA, SANTA CRUZ (EST), MUMBAI – 400055**

*Rez-de-chaussée :*

- 0A loge du gardien
- 0B local affecté au secrétariat de la société coopérative, comprenant un réduit de rangement pour le matériel de la femme de ménage : balai, désinfectant, serpillière.
- 0C Felicia Saldanha, 49 ans, et sa fille Radhika, 20 ans. Mr Saldanha, ingénieur, est supposé travailler à Vizag.

*Premier étage :*

- 1A Suresh Nagpal, 54 ans, négociant en bois, et sa femme Mohini, 53 ans.
- 1B Georgina Rego, 48 ans, assistante sociale, son fils Sunil, 14 ans, et sa fille Sarah, 11 ans.
- 1C C. L. Abichandani, spécialiste en matériel informatique, 56 ans, sa femme Kamini, 52 ans, et leurs filles : Kavita, 18 ans, et Roopa, 21 ans.

*Deuxième étage :*

- 2A Albert Pinto, 67 ans, comptable retraité de la Britannica Biscuit Company, et sa femme Shelley, 64 ans.
- 2B Deepak Vij, 57 ans, homme d'affaires, sa femme Shruti, 43 ans, et leur fille Shobba, 21 ans.
- 2C Ramesh Ajwani, agent immobilier, 50 ans, sa femme Rukmini, 47 ans, et leurs fils : Rajeev, 13 ans, et Raghav, 10 ans.

*Troisième étage :*

- 3A Yogesh A. Murthy (surnommé « Masterji »), professeur retraité, 61 ans, vivant seul depuis le décès récent de sa femme Purnima.
- 3B loué à Miss Meenakshi, probablement journaliste, célibataire, 25 ans environ. Le propriétaire, Shiv Hiranandani (agent import-export) réside à Khar West.
- 3C Sanjiv Puri, 54 ans, comptable, sa femme Sangeeta, 52 ans, et leur fils Ramesh, 18 ans, atteint du syndrome de Down.

*Quatrième étage :*

- 4A Ashvin Kothari, 55 ans, secrétaire de la société coopérative, profession inconnue, sa femme Renuka, 49 ans, et leur fils Siddharth (surnommé Tinku), 10 ans.
- 4B George Lobo, 49 ans, pharmacien respectable, sa femme Carmina, 40 ans, et leur fille Selma, 19 ans.
- 4C Ibrahim Kudwa, 49 ans, propriétaire d'un cybercafé, sa femme Mumtaz, 33 ans, et leurs enfants : Mohammad, 10 ans, et Mariam, 2 ans.

*Cinquième étage :*

- 5A loué à Mr Narayanswami, 35 ans, employé dans une compagnie d'assurances au Centre financier de Bandra-Kurla. Sa femme, dit-on, vit à Hyderabad. (Le propriétaire de l'appartement, Mr Pais, réside à Abou Dhabi.)
- 5B Sudeep Ganguly, 43 ans, propriétaire d'une papeterie à Bandra (est), sa femme Sharmila, 41 ans, et leur fils Anand, 11 ans.

5C inhabité à la demande du propriétaire, Mr Sean Costello, depuis le suicide de son fils Ferdinand, qui a sauté de la terrasse de l'immeuble. Le propriétaire réside généralement au Qatar, où il travaille comme chef cuisinier dans une entreprise américaine de fast-food.

*Employés :*

Mary, 34 ans, khachada-wali, autrement dit femme de ménage ; Ram Khare, 56 ans, gardien ; bonnes et cuisiniers employés par la plupart des familles.



Si jamais vous vous renseignez sur la résidence Vishram, l'on vous répondra tout de go qu'elle est pucca<sup>1\*</sup> – absolument, irrévocablement pucca. Il est important de le souligner car tout n'est pas pucca dans cette banlieue, cet ongle de pied de Santa Cruz appelé Vakola. Sur une carte topographique de Mumbai<sup>2</sup>, Vakola apparaît comme une grappe de points suspects, accrochés, tels des polypes, à l'aéroport domestique ; dans la réalité, les polypes se révèlent être des taudis qui s'étendent tout autour de la résidence Vishram.

À chaque élection municipale, quand Mumbai fait ses comptes, il ressort qu'un quart des bidonvilles se trouvent aux abords de l'aéroport, ce qui conduit un grand nombre des anciens habitants de Bombay à croire dur comme fer que tout ce qui touche de près ou de loin à Vakola est pouilleux. (Ils ne sont même pas très sûrs de la prononciation correcte du mot : Va-KHO-la, ou VAA-k'-la ?) Dans cet environnement équivoque, la résidence Vishram est ancrée comme un cuirassé de respectabilité bourgeoise prêt à faire

---

\*Les notes relatives aux mots hindis sont regroupées en fin d'ouvrage. Toutes les notes sont de la traductrice.

feu sur quiconque oserait contester la qualité pucca de ses résidents. Unique immeuble de qualité du secteur pendant de longues années – c'est-à-dire unique société coopérative immobilière enregistrée –, Vishram symbolisait une expérience de gentrification à la fin des années cinquante, époque où Vakola était plus ou moins un marécage : quelques belles demeures au milieu des mangroves et des nuages paludéens. On disait que sangliers et dacoïts<sup>3</sup> rôdaient parmi les banians, et les chauffeurs de taxi ou de rickshaw refusaient de s'y aventurer à la nuit tombée. Pour récompenser les pionniers de la résidence Vishram d'avoir défié bandits et anophèles, bravé les routes de terre sur leurs bicyclettes et leurs scooters Bajaj, abattu des arbres et bâti un épais mur d'enceinte sur lequel figuraient des panneaux en anglais, les politiciens locaux avaient décrété que la piste qui serpente depuis la route principale jusqu'à l'entrée de l'immeuble porterait le nom de « route de la Résidence Vishram ».

Les mangroves ont disparu depuis longtemps. D'autres immeubles sont sortis de terre – le meilleur, de l'avis des agents immobiliers, étant le Gold Coin, mais la réputation du Marigold, de l'Hibiscus et du White Rose ne cesse de croître –, et avec l'implantation récente de l'hôtel cinq étoiles Grand Hyatt, Vakola est sur le point d'acquérir le label permanent de banlieue convenable. Pourtant, rien de tout cela n'aurait été possible sans la résidence Vishram, et le vénérable édifice jouit toujours d'une excellente réputation dans les environs.

Il s'agit, à proprement parler, de deux résidences distinctes mais encloses dans une même enceinte. La tour B, érigée à la fin des années soixante-dix, se dresse à l'angle sud-est du périmètre d'origine. Haute de sept étages, elle est la plus convoitée par les acheteurs ou les locataires ; de nombreux

jeunes cadres qui ont trouvé du travail dans le centre financier tout proche de Bandra-Kurla y vivent avec leur famille.

Mais, pour tout le monde, la véritable résidence Vishram est la tour A. Plantée au centre du terrain, elle compte six étages. Une plaque de marbre sur le montant de la porte indique en lettres érodées :

**CETTE PLAQUE A ÉTÉ INAUGURÉE PAR SHRI KRISHNA MENON,  
HONORABLE MINISTRE DE LA DÉFENSE  
DE LA RÉPUBLIQUE INDIENNE,  
LE 14 NOVEMBRE 1959,  
JOUR ANNIVERSAIRE DE NOTRE BIEN-AIMÉ  
PREMIER MINISTRE PANDIT JAWAHARLAL NEHRU.**

Ensuite l'inscription se brouille, et l'on doit s'agenouiller pour en déchiffrer les dernières lignes :

**... A DEMANDÉ À MENON D'EXPRIMER SON ESPOIR PROFOND QUE  
LA RÉSIDENCE VISHRAM, À L'AVENIR, SERVE D'EXEMPLE DE  
« BON LOGEMENT POUR DE BONNS INDIENS »**

**ÉRIGÉ PAR :**

**LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE IMMOBILIÈRE VISHRAM  
ENREGISTRÉE ET INCORPORÉE À LA VILLE DE BOMBAY  
14-11-1959**

La façade de cette tour A, autrefois rose, est aujourd'hui délavée par la pluie et grisée par les moisissures, même si des veines de la couleur initiale apparaissent encore aux endroits où les avant-toits ont protégé les murs des moussons. Les fenêtres de chaque appartement possèdent des grilles de fer : géraniums, jasmins et cactus pointent au travers des carrés de métal rouillé. Des fougères luxuriantes, vert vif ou

brun vert, estompent les angles de certaines ouvertures et les font ressembler à l'entrée de petites grottes.

Les plus entreprenants des résidents ont investi pour faire restaurer l'extérieur défraîchi – on a frotté autour de quelques fenêtres, créant ainsi des auréoles qui compliquent davantage encore le patchwork de rose, verdâtre, noir, gris ciment, brun rouille, vert fougère et rouge floral, auquel, vers midi, s'ajoutent les motifs de draps et de saris suspendus aux grilles et balcons. Immeuble démodé, Vishram ne possède pas de hall ; on entre dans un vestibule carré et sombre, et l'on tourne à gauche (si l'on est Mrs Saldanha du 0C, ou si on lui rend visite), ou bien l'on grimpe l'escalier lugubre vers les étages supérieurs. (Il existe bien un ascenseur Otis, mais il est peu fiable.) Perforée d'étoiles à huit branches, la cloison à claire-voie de la cage d'escalier ressemble à l'écran du zenana<sup>4</sup> dans un ancien haveli<sup>5</sup> et laisse soupçonner des activités secrètes, voire glauques.

À l'extérieur, le long du mur d'enceinte, sont garés une dizaine de scooters et de mobylettes, trois Maruti-Suzuki, deux Tata Indica, une Qualis Toyota cabossée, et quelques bicyclettes d'enfant. Côté cour, l'élément principal de l'enceinte est une croix en pierre noire et polie d'un mètre de hauteur, enchâssée dans un autel en carreaux vernissés bleus et blancs, couvert de fleurs et de guirlandes fanées – rappel que l'immeuble était à l'origine destiné aux catholiques romains. Les hindous y ont été admis à la fin des années soixante, suivis dans les années quatre-vingt par la crème des musulmans – bhoras<sup>6</sup> et ismaéliens<sup>7</sup> éduqués. Vishram est aujourd'hui entièrement cosmopolite (avec des résidents d'origines ethniques et religieuses différentes). En diagonale de la croix noire se trouve la loge du gardien, sur la paroi

de laquelle Ram Khare, le vigile hindou, a inscrit en rouge au pochoir une devise adaptée de la *Bhagavad Gîta* :

Je ne suis jamais né et ne mourrai jamais. Je ne puis commettre aucun mal ni être blessé. Je suis invincible, immortel, indestructible.

Un registre bleu dépasse de la fenêtre de la loge. Et un écriteau se balance au plafond :

**TOUS LES VISITEURS DOIVENT, À LEUR ARRIVÉE,  
SIGNER LE JOURNAL DES ENTRÉES  
ET FOURNIR UNE ADRESSE  
ET UN NUMÉRO DE TÉLÉPHONE PORTABLE VALIDES.**

**PAR ORDRE DU SECRÉTAIRE  
DE LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE IMMOBILIÈRE VISHRAM**

Un banian a poussé au travers du mur d'enceinte, à côté de la loge. Peint en ocre comme le mur, moucheté de saleté, le tronc de l'arbre saille de la maçonnerie tel un léopard en tenue de camouflage ; il donne un air de solidité et de fiabilité, peut-être immérité, au local de Ram Khare.

À l'extérieur, sur la partie du mur d'enceinte qui longe un égout à ciel ouvert, sont placardées deux enseignes poussiéreuses, rédigées en anglais :

**VENEZ DÉCOUVRIR LE CYBERCAFÉ  
D'IBRAHIM KUDWA**

**AGENCE IMMOBILIÈRE RENAISSANCE  
HONNÊTE ET FIABLE  
SISE MARCHÉ DE VAKOLA**

Les matches de cricket des enfants de Vishram, le soir, ont éradiqué tous les massifs de fleurs de la cour, mais un buisson d'hibiscus, le long du mur du fond, repousse les odeurs de viande crue d'une boucherie située derrière l'immeuble. La nuit, des formes sombres détalent sur la route de la Résidence Vishram ; rats et marsupiaux filent comme des boules de billard, rendus fous par la mystérieuse odeur de sang.

Le dimanche matin, c'est l'arôme du pain chaud qui prédomine. Des magasins tenus par des commerçants de Mangalore pourvoient aux besoins des membres chrétiens de Vishram et des autres copropriétés ; le matin du jour du Seigneur, des dames en longue robe à motifs et des jeunes filles au visage poudré et en jupe de soie envahissent ces magasins à la sortie de l'église St Antony pour se fournir en pain et sunnas<sup>8</sup>. Peu après, les fumets de bouillon et de poulet aux épices se diffusent par les fenêtres ouvertes de Vishram dans tout le voisinage. À cette heure de parfait contentement, l'esprit du Premier ministre Nehru, si par hasard il survolait l'immeuble, pourrait se déclarer lui-même pleinement satisfait.

Cependant, les résidents de Vishram sont les premiers à souligner que cette copropriété n'est en rien un paradis. On reconnaît une communauté aux luxes dont elle peut se passer. Les habitants de Vishram sont privés du plus fondamental de tous : l'aveuglement sur soi-même. Devant un étranger inquisiteur, ils admettront sans retenue les humiliations qu'ils connaissent dans leur immeuble – dans leur sincère frustration, ils pourraient même les exagérer.

En premier lieu, à l'instar de la plupart des copropriétés de Vakola, Vishram ne bénéficie pas de l'eau courante vingt-

quatre heures sur vingt-quatre. Du fait de sa situation sur les terrains les plus pauvres à l'est des voies ferroviaires, Vakola n'est desservie par la municipalité que deux fois par jour : l'eau coule aux robinets entre quatre et six heures du matin, et entre dix-neuf heures trente et vingt et une heures. Les résidents ont installé des réservoirs au-dessus de leurs salles de bains, mais ceux-ci contiennent peu d'eau (des réservoirs plus grands menaceraient la stabilité d'un bâtiment aussi vétuste). Vers cinq heures du soir, les robinets sont à sec et les résidents sortent pour bavarder. Quelques minutes après dix-neuf heures trente, le système vasculaire renaissant de Vishram met fin à toutes les conversations ; l'eau circule à forte pression dans les conduites, et une grande agitation s'empare des cuisines et des salles de bains. Toutes les familles savent qu'elles doivent programmer la lessive, les ablutions et la préparation des repas pendant cette heure et demie où la pression de l'eau est à son apogée ; de même que les activités ancillaires reposant sur l'usage de l'eau courante. Si les enfants de Vishram pouvaient remonter jusqu'à l'instant de leur conception, ils découvriraient, pour la plupart, que celle-ci a eu lieu entre dix-huit heures trente et dix-neuf heures quarante-cinq.

Le deuxième problème est bien connu dans tout Santa Cruz, même du bon côté de la ligne de chemin de fer. Aigu le soir, il se pose aussi le dimanche entre sept heures et huit heures du matin. Vous ouvrez votre fenêtre et que voyez-vous ? Un Boeing 747 survolant votre immeuble. Les habitants affirment que la pollution sonore ne provoque plus de gêne au bout d'un mois – et c'est probablement vrai –, néanmoins les tarifs locatifs à Vishram et dans les environs sont

inférieurs d'au moins vingt-cinq pour cent en raison de la proximité de l'aéroport domestique.

Le dernier problème, existentiel par nature, est énoncé en toutes lettres sur le panneau d'affichage vitré :

#### AVIS

**Société coopérative immobilière Vishram tour A**  
**Procès-verbal de l'assemblée extraordinaire**  
**tenue le samedi 28 avril**

**Ordre du jour : urgence des travaux de réparation**

---

Le quorum n'étant pas atteint malgré l'importance du sujet, la réunion a dû être ajournée pendant une demi-heure et a débuté à dix-neuf heures trente.

#### QUESTION 1 DE L'ORDRE DU JOUR :

Mr Yogesh Murthy, dit « Masterji », appartement 3A, a suggéré que le compte-rendu de la dernière assemblée du bâtiment A soit considéré comme lu par tous les membres. Sa proposition a été votée à l'unanimité.

#### QUESTION 2 DE L'ORDRE DU JOUR :

Dès le début de la réunion, Masterji (3A, voir ci-dessus) a exprimé sa grave inquiétude concernant l'état de l'immeuble, et insisté sur le besoin d'entreprendre immédiatement des travaux de réparation pour la sécurité des résidents et de leurs enfants. La plupart des membres ont exprimé des avis similaires...

... l'assemblée s'est achevée à vingt heures trente, sur les remerciements adressés au bureau.

Copie (1) aux membres de la société coopérative immobilière Vishram tour A.

Copie (2) à Mr A. Kothari, secrétaire de la société coopérative immobilière Vishram tour A.

Des notes plus anciennes et de nature analogue sont épinglées derrière celle-ci. Après plus de quatre décennies de moussons, d'érosion, d'intempéries, de pollution et de vibrations mesurées mais constantes causées par les avions volant à basse altitude, la tour A court un risque raisonnable de s'effondrer à la prochaine mousson.

Pendant personne, ni dans la copropriété concernée ni dans les environs, ne croit véritablement à son effondrement.

L'immeuble de Vishram ressemble à ses habitants : il est viscéralement petit-bourgeois. Incapable de verser dans l'extrême, tant dans l'amélioration que dans l'écroulement. Dans la tour A, les hommes ont une bedaine modeste, portent une chemise en polyester sur un pantalon blanc, et les cheveux courts et huilés. Les femmes âgées sont en sari, salwar kameez<sup>9</sup> ou jupe, les plus jeunes en jean. Tous paient leurs impôts, donnent de l'argent aux bonnes œuvres et votent aux élections locales et nationales.

Il suffit d'un coup d'œil à Vishram, le soir, quand ses habitants sont assis dans la cour sur des sièges en plastique, qu'ils bavardent et s'éventent avec le *Times of India*, pour comprendre que cette copropriété est pucca. Que pourrait-elle être d'autre ?



LIVRE UN

**Comment l'offre fut présentée**



11 mai

Trois heures : la chaleur avait atteint son pic annuel.

Ram Khare, le gardien, s'épongeait avec son mouchoir à carreaux tout en lisant à voix haute un condensé de la *Bhagavad Gîta*, griffé à certains endroits par ses ongles longs.

... ne jamais renoncer à l'action, dit lord Krishna, seulement au fruit de l'action...

Une mouche se frottait les pattes près du livre saint ; deux bâtons d'encens au jasmin, allumés sous une image de Shiva, ne masquaient qu'en partie l'odeur de rhum flottant dans la loge.

Un homme de haute taille, en pantalon noir et chemise blanche – un représentant de commerce, présuma Ram Khare –, se planta devant lui et inscrivit son nom sur le registre. Cette formalité accomplie, il remit son stylo dans sa poche.

« Puis-je entrer, maintenant ? »

Ram Khare déplaça son pouce du livre saint jusqu'au registre et répondit :

« Vous n'avez pas rempli la dernière colonne. »

Le visiteur sourit ; une de ses dents du haut était ébréchée. Il reprit son stylo, en fit sortir la bille d'un clic, et ajouta dans la colonne « Personne(s) visitée(s) » : *Monsieur le Secrétaire*.

Suivant les instructions de Ram Khare, il tourna à droite dans le vestibule et entra dans une petite pièce dont la porte était ouverte. Un homme chauve y était assis derrière un bureau, l'index de sa main gauche en suspens au-dessus d'une machine à écrire.

« ... no... te... aux... ré-si-dents... de Vishram... »

Dans l'autre main, le chauve tenait un sandwich au-dessus d'une assiette en papier festonné, enluminée de comètes de chutney à la menthe. Il mordit dans le sandwich puis continua de taper d'un doigt en mastiquant et marmonnant entre deux respirations étouffées : « ... ques-tion... gé-né-ra-le... entre-tien... des conduites... d'eau... »

Le visiteur toqua à la porte du dos de la main.

« Il y a un appartement à louer ici ? »

L'homme au sandwich, Mr Kothari, secrétaire de la tour A, s'interrompit, un doigt en l'air au-dessus de la vieille Remington.

« Oui, dit-il. Asseyez-vous. »

Sans se préoccuper du visiteur, il continua de taper, manger et marmonner. Il y avait sur son bureau trois feuillets imprimés. Il en prit un et lut à haute voix : « ... questionnaire de la municipalité. Les enfants de la résidence ont-ils tous été vaccinés contre la polio ? Si oui, veuillez... Si non, veuillez... »

Un petit marteau était posé près de la machine à écrire. La note sur la polio dans une main, le marteau dans l'autre, le secrétaire se leva et s'approcha du tableau d'affichage dont

il ouvrit la vitre. Le visiteur le vit pointer un clou sur la feuille, enfoncer le clou dans le tableau de bois en trois coups secs : toc toc toc, et refermer la vitre. Le marteau regagna sa place près de la Remington.

De retour sur sa chaise, le secrétaire saisit le deuxième feuillet. « ... plainte de Mrs Rego. Des guêpes géantes attaquent... pourquoi devons-nous payer des frais d'entretien si la société coopérative n'est pas capable d'engager le... » Il froissa le papier en boule.

Et enfin le dernier feuillet. « ... plainte de Mrs Rego. Ram Khare a encore bu. Il faudrait le remplacer par un gardien professionnel plus sobre... Pourquoi devons-nous lui payer une rémunération mensuelle si... » Il froissa le papier.

Au moment de revenir à sa machine à écrire, Mr Kothari se souvint du visiteur.

« Vous cherchez à acheter ? demanda-t-il d'un ton plein d'espoir.

- Non, à louer.
- Dans quelle branche travaillez-vous ?
- L'industrie chimique.
- Bien. Très bien. »

Le teint sombre, grand et se tenant droit, vêtu d'un pantalon à pli et d'une chemise Oxford bien repassée, le visiteur ne donnait au secrétaire aucune raison de douter qu'il travaillait effectivement dans un domaine aussi solide que l'industrie chimique.

« Pour le moment, il n'y a rien de véritablement disponible, admit le secrétaire en le guidant dans l'escalier. ("L'ascenseur fonctionne 99 % du temps.") Mais, entre nous, je peux vous dire que le propriétaire du 3B n'est pas spécialement ravi de la situation actuelle. »

Une lèpre de dieux à la peau bleue, de saints hommes barbus et de Christ recouvrait la porte métallique du 3B – testament, aux générations futures, des occupants œcuméniques qui avaient, chacun à leur tour, ajouté des icônes de leur propre foi à celles des autres, si bien qu’il était désormais impossible de savoir si l’actuel locataire était hindou, chrétien ou adepte d’un culte hybride célébré exclusivement dans cet immeuble.

Au moment de frapper à la porte, le secrétaire se retint : son poing allait heurter un autocollant à l’effigie de Jésus. Il déporta légèrement sa main vers l’un des rares espaces libres et tapa un petit coup précautionneux. Il recommença, puis utilisa son passe-partout.

Les portes de la penderie étaient béantes, le sol ressemblait à un archipel de journaux et de sous-vêtements – le secrétaire dut expliquer que le 3B était actuellement loué à la jeune femme célibataire la plus insatisfaisante qui fût, journaliste de profession. L’étranger examina la peinture grise écaillée et les taches d’humidité sur les murs. Le secrétaire tenait toute prête l’explication fournie aux locataires potentiels : « Pendant la mousson, l’eau abîme les murs mais n’atteint pas le sol. » Il était paré pour fournir des réponses officielles aux habituelles questions délicates : le nombre d’heures d’eau courante, le niveau sonore des avions la nuit, la fréquence des coupures d’électricité.

L’étranger enjamba un tas de dessous variés pour palper le mur ; il gratta la peinture boursoflée et renifla. Puis il se tourna vers le secrétaire, sortit de sa poche un carnet à rayures rouges et humecta son index.

« Je veux l’historique judiciaire des tours A et B.

– Un quoi ?

– Une liste des procès intentés, en instance, ou prévisibles.  
– Il y a eu un désaccord entre les frères Abichandani à propos du C1, c'est vrai. Mais cela s'est résolu à l'amiable. Nous ne sommes pas des procéduriers, ici.

– Parfait. Des situations délicates ?

– Des quoi ?

– Querelles de famille en cours ou imminentes, versements de pagdi<sup>10</sup>, sous-locations au noir, transferts de propriété illicites.

– Rien de tout ça ne se pratique chez nous.

– Meurtres ? Suicides ? Agressions ? N'importe quoi qui puisse résulter de la malchance, d'un mauvais karma ou d'une énergie négative selon les principes du Vastu<sup>11</sup> ?

– Dites donc, monsieur. » Le secrétaire croisa les bras sur sa poitrine. L'étranger semblait vouloir connaître l'histoire morale du moindre bouton de porte, rivet et clou de l'immeuble. « Vous êtes de la police ? »

Le visiteur leva les yeux de son calepin, la mine étonnée.

« Nous vivons une époque dangereuse, non ?

– Dangereuse, en effet, concéda le secrétaire. Très dangereuse.

– Terrorisme, bombes dans les trains, explosions. »

Le secrétaire pouvait difficilement le contredire.

« La famille éclate, des criminels s'emparent de la politique.

– Ah, je comprends mieux maintenant. Vous pouvez répéter vos questions ? »

Après le départ de l'étranger, le secrétaire se sentit trop nerveux pour se remettre à l'ouvrage. Il avait l'habitude de prendre des pauses avec deux sandwiches achetés le matin

même et rangés dans un tiroir de son bureau. Il sortit le second et commença à le grignoter, en avance sur l'horaire.

Il pensait à la dent ébréchée du visiteur.

Ce type n'était peut-être même pas dans l'industrie chimique. D'ailleurs, travaillait-il même vraiment ?

Pendant, l'anxiété du secrétaire devait avoir une cause purement digestive car son état s'améliorait à chaque bouchée.

Les résidents de la tour A, grâce au registre tenu dans la loge du gardien, pouvaient obtenir sur les visiteurs un minimum de renseignements dont ils ne disposaient souvent pas sur leurs voisins, qu'ils côtoyaient pourtant depuis vingt ou trente ans.

En fin de matinée, Mr Kothari (4A), secrétaire attitré de la société coopérative immobilière Vishram, enfourcha son scooter Bajaj et partit s'occuper de ses « affaires ». Il revint en début d'après-midi, quand les autres étaient encore au travail ; le rétroviseur de son scooter reflétait un quadrilatère de soleil sur le haut de son torse, tel un certificat de bonne conscience. De ses déplacements, ses voisins avaient déduit qu'il traitait des affaires qui ne requéraient pas sa présence plus de deux ou trois heures par jour, mais qui lui fournissaient néanmoins les moyens d'une existence fort convenable. Ils ne connaissaient rien de plus précis sur la vie de Mr Kothari hors des murs de Vishram. S'ils lui avaient demandé, même de façon détournée, comment il avait économisé pour s'acheter son Bajaj, il aurait répondu en guise d'explication : « Ce n'est tout de même pas une Mercedes ! C'est un simple scooter. »

Mr Kothari était le secrétaire le plus paresseux qu'ils aient jamais eu, ce qui faisait de lui le meilleur. Quand on le pressait de résoudre une querelle, il écoutait les deux parties, hochait la tête et griffonnait des notes gentillettes sur du papier brouillon. Votre fils joue de la musique très tard le soir et dérange tout l'étage. Bien sûr, il est musicien. Et lorsque les chicaneurs quittaient son bureau, le secrétaire jetait le papier dans la corbeille. Jésus soit loué ! Allah soit loué ! Siddhi Vinayak<sup>12</sup> soit loué ! Etc. Les uns et les autres étaient obligés de s'accommoder, de conclure des compromis temporaires. Et la vie continuait.

Kothari coiffait une mèche en travers de son crâne d'une oreille à l'autre pour dissimuler sa calvitie, signe flagrant de vanité ou de stupidité ; ses yeux se plissaient comme des fentes sous ses sourcils neigeux et, chaque fois qu'il souriait, les rides enfouies sous ses favoris lui donnaient l'air d'un lynx prédateur. Bien que sa situation de secrétaire ne lui procurât aucun salaire, il s'imposait à chaque assemblée générale annuelle et implorait littéralement, les mains jointes, d'être réélu ; personne n'était en mesure de dire pourquoi ce businessman au crâne dégarni tenait tant à s'asseoir dans un bureau minable de secrétaire pour se plonger pendant des heures dans la paperasse. Il était tellement secret que l'on redoutait de le voir un jour se dissoudre au milieu de ses papiers comme un morceau de savon Pears. On ne connaissait rien de son véritable caractère.

Mrs Puri (3C), qui était pour le secrétaire ce qui ressemblait le plus à une amie, affirmait que du caractère, il en avait. En discutant avec lui suffisamment longtemps, l'on finissait par découvrir qu'il avait peur de la Chine, redoutait les djihadistes dans les trains de banlieue, et se prononçait en

faveur d'une carte nationale d'identité qui permettrait de se débarrasser des immigrants bangladais ; mais la plupart des gens ne l'avaient jamais entendu émettre une opinion sur un autre sujet que les matches de cricket. Certains pensaient qu'il se tenait en permanence sur ses gardes parce qu'il avait commis une erreur de jeunesse ; on racontait que sa femme était une cousine, ou bien qu'elle était issue d'une autre communauté, ou son aînée de deux ans, ou encore (selon les plus malveillants) sa sœur. Les Kothari avaient un fils, Tinku, joueur émérite de billard et d'autres sports en salle, un garçon gros et gras au teint pâle, avec un sourire imbécile plaqué en permanence sur le visage – nul ne savait toutefois s'il était réellement stupide ou si, comme son père, il cachait simplement sa vraie nature.

Le secrétaire jeta le papier du sandwich dans la corbeille. Son haleine exhalait maintenant un parfum brûlant d'oignon cru et de curry de pomme de terre. Il se remit au travail.

Il devait calculer les frais d'entretien annuels, lesquels couvraient les salaires du gardien et de Mary, la femme de ménage, la rémunération de l'exterminateur d'animaux nuisibles chargé de combattre les invasions de guêpes et d'abeilles, et les réparations importantes affectant le toit et la structure de l'immeuble. Pendant deux ans, Kothari avait maintenu un coût d'entretien constant de 15,6 roupies le mètre carré par occupant et par mois, soit en moyenne 14 694 roupies par an et par occupant, payable à la société en une ou deux fois (auquel cas le second versement passait à 16,5 roupies le mètre carré). Son aptitude à conserver le même tarif en dépit de l'inflation dans une ville comme Bombay était considérée comme sa principale réussite en tant que secrétaire, même

si certains chuchotaient qu'il y parvenait en ne faisant strictement rien pour entretenir l'immeuble.

Il rota et leva les yeux sur Mary, qui se tenait devant la porte du bureau, son balai à la main.

Femme mince et silencieuse d'à peine un mètre cinquante, Mary avait de grandes incisives qui jaillissaient de ses joues concaves. Les résidents réduisaient leurs échanges avec elle au strict minimum.

« Cet homme qui pose tellement de questions, il prend beaucoup de temps pour se décider », remarqua-t-elle.

Le secrétaire replongea le nez dans ses chiffres, mais Mary resta sur le seuil et poursuivit :

« Poser les mêmes questions deux jours de suite, c'est vraiment de la curiosité. »

Cette fois, le secrétaire redressa la tête.

« Deux jours ? Il n'est pas venu, hier.

– Vous n'étiez pas là, hier matin. Lui, oui. »

La femme de ménage reprit son balai.

« Qu'est-ce qu'il voulait, hier ?

– La même chose qu'aujourd'hui. Des réponses à des tas de questions. »

Le gros nez de Kothari se contracta et prit la forme d'une grosse baie noire : il fronçait les sourcils. Il vint se planter sur le pas de la porte.

« Qui l'a vu, hier, à part vous ? »

Son mouchoir sur le nez, il attendit que Mary cessât de balayer pour réitérer sa question.

Mrs Puri rentrait à Vishram avec son fils de dix-huit ans, Ramu, lequel se retournait sans cesse vers un chien errant qui le suivait depuis le marché de fruits et légumes.

Mrs Puri claudiquait légèrement en raison de son poids. Elle marqua une pause et attrapa son fils par la main.

« Doucement, Ramu. Doucement. Tu ne veux pas tomber là-dedans, n'est-ce pas ? »

Un trou s'était en effet matérialisé devant Vishram. Et ce trou avalait tout, sauf les têtes et les nuques (parfois un bras couvert de terre), des ouvriers qui le creusaient. Mrs Puri écarta son fils et se pencha au-dessus de l'excavation. Tous les cinquante centimètres environ, le sol changeait de couleur, passant du noir au rouge sombre, puis au gris tout au fond, où l'on distinguait une ancienne conduite en ciment marbrée et couverte de bernacles. Des vers entortillés de câble rouge et jaune émergeaient de la couche de terre. En surface, une pancarte signalait le chantier, mais elle était orientée dans le mauvais sens et Mrs Puri dut contourner le trou pour la lire :

### TRAVAUX EN COURS

VEUILLEZ NOUS EXCUSER POUR LE DÉRANGEMENT

**BMC**

Ramu suivit sa mère ; le chien suivit Ramu.

Mrs Puri aperçut le secrétaire dans la loge du gardien, penché sur le registre des visites, une main levée pour se protéger du soleil oblique.

« Ram Khare, Ram Khare, dit Mr Kothari en faisant pivoter le registre vers le gardien. La visite de cet homme est signalée aujourd'hui, Ram Khare. » Il tapota la ligne remplie par le visiteur inquisiteur. « Mais... – il tourna la page : ... aucune mention n'est faite de sa venue hier.

– Il y a un problème ? » s'enquit Mrs Puri.

Ramu entraîna le chien avec lui près de la croix noire, où il s'amusa en attendant que sa mère le rappelle.

Le secrétaire décrivit le visiteur et Mrs Puri s'exclama :

« Oui, oui, il était là, hier ! Le matin. Un autre homme l'accompagnait. Très gros. Ils ont posé toutes sortes de questions. J'ai répondu à quelques-unes, puis je leur ai dit de s'adresser à Mr Pinto. »

Le secrétaire lança un regard noir au gardien. Ram Khare grattait le registre de ses ongles longs.

« Si ce n'est pas marqué ici, c'est que personne n'est venu.

– Que voulaient-ils savoir ? demanda le secrétaire à Mrs Puri.

– Si c'est un endroit agréable à vivre ou non. Si les gens sont gentils. À mon avis, ils voulaient louer un appartement. »

Le gros homme aux bagues en or avait impressionné Mrs Puri. Il avait les lèvres rouges et les dents noircies par le gutka<sup>13</sup>, signe habituel d'appartenance à une classe inférieure, cependant il avait des manières policées, acquises grâce à une bonne éducation, ou peut-être par l'expérience. L'autre homme, le grand au teint sombre, portait un pantalon noir et une chemise blanche ; sa description correspondait exactement à celle faite par le secrétaire. Mais non, il n'avait pas évoqué le fait qu'il travaillait dans l'industrie chimique.

« On devrait peut-être prévenir la police, suggéra Mr Kothari. Je ne comprends pas pourquoi il est revenu aujourd'hui. Il y a des voleurs qui rôdent autour de la gare. »

Mrs Puri chassa cette possibilité.

« Ils étaient bien polis tous les deux, et bien habillés. Et le gros avait plusieurs bagues en or. »

À quoi le secrétaire riposta :

« Les hommes couverts de bagues en or sont les pires escrocs. Dans quelle bulle vivez-vous ? »

Et il s'éloigna à grands pas.

Mrs Puri se croisa les bras et cria :

« Mrs Pinto ! Retenez le secrétaire ! »

Ce que les résidents appelaient leur sansad – leur parlement – tenait séance. Des sièges en plastique blanc avaient été disposés autour de l'entrée de la tour A, juste en face de la cuisine de Mrs Saldanha, disposition qui permettait aux personnes assises de jeter un coup d'œil, au travers d'un accroc en forme d'amande dans le rideau vert, à un petit écran de télévision. Les premiers « parlementaires » s'apprêtaient à prendre place sur les chaises en plastique et à les occuper jusqu'au retour de l'eau dans l'immeuble.

Un petit homme aux gestes lents et à la chevelure blanche, remodelé par l'âge en une sorte de moineau humanoïde, choisit la chaise d'honneur : avec vue directe sur le téléviseur. Comptable retraité de la Britannia Biscuit Company, Mr Pinto (2A) était affligé d'un système vasculaire déficient et gardait la bouche ouverte lorsqu'il se déplaçait. Sa femme, atteinte de cécité sur ses vieux jours, marchait près de lui, une main sur son épaule, même si les lieux lui étaient suffisamment familiers pour y naviguer sans assistance ; presque tous les soirs, ils se promenaient en duo, elle avec ses yeux aveugles, lui avec sa bouche ouverte, chacun semblant aspirer chez l'autre qui la vue qui l'air. Mr Pinto aida sa femme à s'asseoir.

« On vous a priés d'attendre », intima Mrs Pinto au secrétaire qui cherchait à se faufiler entre les chaises pour gagner son bureau. Mrs Pinto était la doyenne de l'assemblée. Mr Kothari n'eut d'autre choix que de s'arrêter.

Mrs Puri s'approcha de lui.

« Est-ce vrai, Kothari, ce qu'on raconte sur les trouvailles que fait le chat du matin dans la poubelle du 3B ? »

Le secrétaire maudit le chat du matin ; ce n'était pas la première fois depuis qu'il exerçait ses fonctions. Ce satané chat fouillait les poubelles sorties de bonne heure par les résidents pour que Mary les ramasse, et il répandait en vrac haricots, os de poulet et bouteilles de whisky sans distinction. Tant et si bien que les résidents savaient, par le contenu des poubelles, qui était végétarien et qui prétendait l'être. Qui préférait le rhum et qui le gin, qui avait rapporté un magazine pornographique de ses vacances à Singapour. Le but premier de ce chat – roux et famélique selon les uns, noir et lustré selon les autres – semblait être d'empêcher toute intimité dans l'immeuble. Récemment, en renversant la poubelle du 3B (l'appartement que Kothari avait montré au visiteur inquisiteur), le rouquin (ou le noiraud) avait conduit Mrs Puri à faire une découverte abominable.

« Chez les jeunes gens, de nos jours, il est fréquent de vivre ensemble hors mariage, expliqua le secrétaire. Quand c'est fini, l'un dit à l'autre : "Va de ton côté, moi je vais du mien." Il n'y a pas de honte à ça aujourd'hui. Que voulez-vous que j'y fasse ! »

(Mr Pinto, distrait par les indices des marchés boursiers à la télévision, s'enquit auprès de sa femme de la discussion en cours. « ... on parle de la fille qui habite notre étage. »)

De son côté, Mrs Puri se tourna vers son fils :

« Ramu, tu as donné à manger au chien ? »

Ramu – son visage pâle et doux habité par les signes du mongolisme – leva sur elle un regard perplexe. Sa mère et lui déposaient toujours près de la croix noire un bol rempli

de channa<sup>14</sup> pour les animaux errants qui s'aventuraient dans Vishram. Ramu chercha le bol des yeux. Le chien l'avait trouvé.

Mrs Puri revint au secrétaire pour clarifier les choses : le mode de vie moderne et libre ne signifiait rien pour elle.

« J'ai un fils », commença-t-elle. Sa voix tomba et elle poursuivit, plus bas : « Je ne veux pas qu'il côtoie des gens dépravés. Vous devriez téléphoner immédiatement au propriétaire, Mr Hiranandani. »

Que ce Mr Hiranandani, propriétaire et occupant initial du 3B, négociant avisé et importateur de marchandises mystérieuses, connu pour son habileté dans le trafic des phosphates et des peroxydes, ait emménagé dans le quartier huppé de Khar West était compréhensible. Tous rêvaient de faire la même chose. Les écarts de fortune entre les membres de la société coopérative ne passaient pas inaperçus – l'éte dernier, Mr Kudwa (4C) avait emmené sa famille au Ladakh, plutôt que dans le Mahabaleshwar tout proche, comme la plupart de ses voisins, et Mr Ajwani, l'agent immobilier, possédait une Toyota Qualis –, mais il s'agissait de variations à l'intérieur même du délabrement égalisateur de Vishram. La véritable distinction consistait à partir. Le jour où Mr Hiranandani avait quitté l'immeuble avec sa famille pour s'installer à Khar West, tout le monde s'était penché aux fenêtres pour le saluer chaleureusement. Depuis lors, sa conduite s'était révélée impardonnable. Il avait encaissé l'avance versée par sa locataire sans vérifier son identité et lui avait remis les clés sans demander au secrétaire ni aux voisins s'ils voulaient d'une jeune femme célibataire – journaliste, qui plus est – sur leur palier. Mrs Puri n'était pas une fouineuse – fourrer son nez dans l'intimité de l'appartement voisin

n'était pas son genre –, mais quand des préservatifs tombaient sur le pas de votre porte...

Pendant la discussion, un filet d'eau usée se mit à s'écouler vers eux.

Une canalisation de la cuisine de Mrs Saldanha, au rez-de-chaussée, se déversait dans la cour ; malgré de fréquentes réprimandes, elle n'avait jamais fait relier l'évier de sa cuisine à l'égout principal. Résultat : dès qu'elle utilisait de l'eau, la canalisation éructait aux pieds de ses voisins. Mrs Saldanha était, sous tout rapport, une retraitée paisible – son mari, supposé travailler à Vizag, n'avait pas été vu à Vishram depuis des années –, mais en matière d'eau, elle était sans scrupules. Habitant au rez-de-chaussée, elle bénéficiait de l'alimentation en eau plus longtemps que quiconque et en profitait sans vergogne quand les autres en étaient privés. L'émission d'eaux usées dans la cour soulignait son impudence.

Une anguille d'eau luisante, dont le corps noir se teintait maintenant du rouge de la terre, progressait vers le parlement. Mr Pinto souleva la chaise « d'honneur » et la déplaça hors du trajet de l'anguille, laquelle fut bientôt oubliée.

« Avez-vous vu quelqu'un entrer dans sa chambre ? demanda le secrétaire.

– Bien sûr que non, répondit Mrs Puri. Je n'ai pas l'habitude d'espionner les voisins.

– Ram Khare m'a dit qu'il n'avait vu aucun garçon entrer dans l'immeuble, le soir.

– Qu'est-ce que ça signifie que Ram Khare n'ait rien vu ? protesta Mrs Puri. Une armée pourrait débarquer qu'il ne verrait rien ! »

Le chien errant, après avoir englouti son bol de channa, accourut vers le parlement, piétina dans l'eau, se faufila sous les chaises et se dirigea vers la cage d'escalier comme pour indiquer la solution à leur problème.

Le secrétaire lui emboîta le pas.

Le souffle rauque, une main sur la rampe et l'autre sur sa hanche, Mrs Puri gravit l'escalier. Au travers des étoiles de la cloison ajourée, elle pouvait apercevoir Mr Pinto, debout à côté de la croix noire, qui surveillait Ramu pendant son absence.

Elle sentit l'odeur du chien sur le deuxième palier. Ses yeux ambrés luisaient dans la pénombre. Mrs Puri enjamba les pattes décharnées de l'animal et poursuivit jusqu'au troisième étage.

Le secrétaire était déjà arrivé devant la porte entrouverte de Masterji ; il posa un index sur ses lèvres. De l'intérieur de l'appartement leur parvenaient des voix.

« ... et ma main représente... ?

– Oui, Masterji.

– Répondez à ma question. Ma main représente... ?

– La Terre.

– Exact. Pour une fois. »

La leçon de sciences bihebdomadaire battait son plein. Mrs Puri rejoignit le secrétaire devant la porte, la seule de Vishram sur laquelle ne figurait aucune icône religieuse.

« Ceci est la Terre dans l'espace. La maison des humains. Vous me suivez ? »

Le secrétaire était figé, mains jointes, dans une attitude de vénération béate pour la science et le savoir. Mrs Puri l'écarta, ferma un œil et scruta la pièce par l'entrebâillement.

Le salon était obscur, les rideaux fermés, et seule une lampe de table donnait un peu de clarté.

La forme d'un énorme poing brandi dans un geste dictatorial se découpait sur le mur.

Masterji se tenait près de la lampe et projetait des ombres comme sur un écran. Quatre enfants assis sur un divan observaient les formes animées ; un cinquième était accroupi par terre.

« Et mon autre poing, qui tourne autour de la Terre, qu'est-ce que c'est ?

– Le Soleil, Masterji, répondit un des garçons.

– Non.

– Non ?

– Absolument pas. Le Soleil, c'est ça. » Un déclic, et la pièce plongea dans l'obscurité. « Voici la Terre sans le Soleil. » Clic. « Et la Terre avec le Soleil. Compris ? Lampe égale soleil.

– Oui, Masterji.

– Répétez tous ensemble.

– Oui, Masterji, dirent trois voix.

– Tous.

– Oui, Masterji, firent cinq voix.

– Donc, que représente mon second poing ? Celui qui bouge. Un gros objet blanc qu'on voit la nuit quand on lève les yeux au ciel.

– La Lune.

– Exact. LA LUNE. Satellite de la Terre. Combien la Terre a-t-elle de satellites ?

– On peut partir, maintenant, Masterji ?

– Seulement après l'éclipse. Pourquoi gigotes-tu ainsi, Mohammad ?

– Anand me pince, Masterji.

– Arrête de le pincer, Anand. C’est un cours de physique, pas un jeu. Bien, combien la Terre a-t-elle de...

– J’ai une question, Masterji, l’interrompit le garçon assis au pied du canapé.

– Oui ?

– Masterji, que s’est-il passé quand les dinosaures ont disparu ? Montrez-nous encore comment la météorite a frappé la Terre.

– Tu essaies d’éviter ma question en m’en posant une autre. Crois-tu vraiment qu’après trente-quatre ans d’enseignement je ne connais pas toutes les ruses ?

– Ce n’est pas une ruse, Masterji, c’est une...

– Ça suffit pour aujourd’hui. La leçon est terminée. »

Masterji tapa dans ses mains.

« Maintenant on peut entrer », souffla le secrétaire.

Mrs Puri ouvrit la porte en grand et alluma la lumière dans la pièce.

Les quatre garçons installés sur le divan – Sunil Rego (1B), Anand Ganguly (5B), Raghav Ajwani (2C) et Mohammad Kudwa (4C) – se levèrent. Tinku Kothari (4A), le fils gras-souillet du secrétaire, se mit debout avec difficulté.

« Ça suffit, les garçons, rentrez chez vous ! tonna Mrs Puri en tapant elle aussi dans ses mains. Masterji doit dîner, à présent. La classe est terminée. Filez ! »

Ce n’était pas une classe, même si elle était conduite avec dignité, mais un cours de mise à niveau destiné à produire chez un écolier de base le même effet qu’une injection de stéroïde chez un athlète ordinaire.

Anand Ganguly ramassa sa batte de cricket posée contre le vieux réfrigérateur ; Mohammad Kudwa prit sa casquette de cricket bleue, ornée de l’étoile de l’Inde, sur le dessus de la

vitrine remplie de trophées en argent, médailles et autres certificats attestant l'excellence de Masterji comme professeur.

« Quelle surprise de vous voir chez moi ! dit Masterji. Je ne reçois guère de visiteurs, ces temps-ci. Des visiteurs adultes, j'entends. »

Mrs Puri ressortit s'assurer que les lumières étaient éteintes au 3B – bien sûr, elles l'étaient : les jeunes gens qui ont ce style de vie ne rentrent pas chez eux avant dix heures du soir. Elle expliqua, à voix basse, le problème causé par la voisine de Masterji, et ce qui avait été découvert dans sa poubelle par le chat du matin.

« Il y a bien un jeune homme qui vient parfois chez elle, concéda Masterji en se tournant vers le secrétaire. Mais elle travaille, n'est-ce pas ?

– Oui, elle est journaliste.

– On sait que ces gens-là ont une double vie, dit Mrs Puri.

– Je ne l'ai vue que de loin, mais elle m'a paru tout à fait convenable. » De sa voix empreinte d'autorité, où semblaient résonner encore en écho les termes de soleil, lune, éclipse, physique, Masterji poursuivit : « Lorsque cet immeuble a vu le jour, aucun résident hindou n'était accepté, seulement des chrétiens. Ensuite, aucun musulman. Pour finir, quand on leur a donné leur chance, tous se sont avérés des gens très corrects. Maintenant c'est le tour des jeunes gens et des jeunes filles célibataires. Nous ne voulons pas que cette résidence soit uniquement habitée par des retraités et des aveugles, n'est-ce pas ? Si cette jeune fille et son petit ami ont fait quelque chose d'inconvenant, il suffit de leur parler. Néanmoins... (il regarda Mrs Puri)... leur poubelle ne nous regarde pas. »

Mrs Puri grimaça. Elle n'aurait toléré ce genre de remarque de personne d'autre.

Elle jeta un coup d'œil circulaire sur l'appartement où elle n'était pas venue depuis un certain temps, comme si elle espérait y voir Purnima, l'épouse efficace et tranquille de Masterji, une de ses meilleures amies à Vishram. Depuis la disparition de celle-ci, six mois auparavant, des signes d'austérité, voire de dégradation, étaient apparus dans l'appartement. L'une des deux pendules était cassée. Un rectangle pâle sur le mur au-dessus d'une tablette vide rappelait l'ancien téléviseur Sanyo vendu après le décès de Purnima par Masterji, qui y voyait un signe de faiblesse regrettable. (Quelle erreur, songea Mrs Puri. Un veuf sans télévision ! Il va devenir fou.) Des taches d'humidité s'épanouissaient au plafond ; la tuyauterie du quatrième étage fuyait. Chaque mois de septembre, Purnima avait l'habitude d'embaucher un homme du bidonville pour gratter et repeindre le plafond à la chaux. Cette année, laissées à leur sort, les taches s'élargissaient, preuve fantomatique de son absence.

Une fois balayée la récrimination de Mrs Puri, le secrétaire informa Masterji du problème, nettement plus sérieux, concernant l'étranger venu deux jours de suite à Vishram. Fallait-il prévenir la police ?

Masterji dévisagea le secrétaire.

« Cet homme nous a-t-il volé quelque chose, Kothari ? »

Il s'approcha du lavabo situé dans un angle de la pièce et surmonté d'un petit miroir, au-dessus duquel était accroché un portrait de Galilée, l'inventeur de la physique moderne. Il ouvrit le robinet, d'où s'écoula un mince filet d'eau.

« À votre avis, c'est cela qu'il va nous voler ? Notre plomberie ? »

Chaque année, l'entrepreneur chargé de nettoyer le réservoir faisait son travail en dépit du bon sens, et les dépôts

bouchaient les canalisations des pièces situées juste en dessous.

Le secrétaire répondit par un de ses sourires conciliants.

« Dès que je verrai le plombier, je vous l'enverrai, Masterji. »

La porte se rouvrit. Sunil Rego avait rebroussé chemin.

Le garçon laissa ses sandales sur le seuil et entra dans le salon ; il tenait un long tube sur lequel se lisaient ces mots :  
CAMPAGNE DE COLLECTE DE FONDS – SEMAINE DE SENSIBILISATION À LA TUBERCULOSE.

La mère de Sunil Rego était assistante sociale ; c'était une femme de gauche impressionnante, surnommée « le Cuirassé » au sein de Vishram. Quant à son fils de quatorze ans, il se comportait déjà lui-même comme un blindé.

« Masterji, la tuberculose est une maladie que nous pouvons tous vaincre si nous... »

Le vieux professeur secoua la tête.

« Je n'ai qu'une petite pension, Sunil. Demande de l'argent à quelqu'un d'autre. »

Embarrassé d'avoir dû faire cette réponse devant témoins, Masterji poussa le garçon hors de la pièce, peut-être un peu trop rudement.

\*

Après dîner, alors qu'elle était occupée à plier le linge propre de Ramu sur la table de la salle à manger, Mrs Puri observa la douzaine de mangues mûres devant elle. Son mari regardait une rediffusion à la télévision d'un match de cricket Inde-Australie. Il avait acheté les mangues pour leur fils, lequel dormait sous sa couette ornée de dessins d'aéroplanes.

Mrs Puri sortit de chez elle, traversa le palier et poussa de la main gauche la porte de l'appartement de Masterji. De sa main droite, elle serrait les mangues contre sa poitrine.

La porte s'ouvrit, comme elle s'y attendait. Les pieds posés sur une petite table en teck dans le salon, Masterji s'amusait avec un jouet multicolore qu'elle mit un certain temps à identifier.

« Un Rubik's Cube ! s'émerveilla-t-elle. Ça fait des années que je n'en ai pas vu ! »

Masterji leva le cube pour qu'elle le voie mieux.

« Je l'ai retrouvé dans un vieux placard. Il appartenait sans doute à Gaurav. Il fonctionne.

– Surprise, Masterji ! »

Elle lui montra les mangues.

Masterji déposa le Rubik's Cube sur la table en teck.

« Vous n'auriez pas dû, Sangeeta.

– Prenez-les. Vous avez enseigné à nos enfants pendant trente ans, c'est bien le moins ! Voulez-vous que je les coupe ? »

Il secoua la tête.

« Je ne mange pas d'aliments sucrés tous les jours. Seulement une fois par semaine. Aujourd'hui est un jour sans. »

Jamais il n'aurait fait une exception, elle le savait.

« Quand allez-vous voir Ronak ? demanda-t-elle.

– Demain. » Il sourit. « Dans l'après-midi. Nous irons au zoo Byculla.

– Dans ce cas, apportez-lui les mangues. Ce sera un cadeau de son grand-père.

– Non, refusa Masterji. Je ne veux pas le gâter avec des mangues. Vous êtes trop généreuse, Sangeeta. J'ai vu qu'un chien errant a élu domicile dans l'escalier. Il a l'air malade.

Il sent mauvais. J'espère que ce n'est pas vous qui l'avez attiré à Vishram ? Vous l'avez déjà fait par le passé.

– Oh, non, Masterji, se défendit Mrs Puri en tapotant les mangues. Ce n'est pas moi. Probablement Mrs Rego. Encore elle. »

Bien qu'elle n'eût pas réellement donné les mangues à Masterji, Mrs Puri se sentit investie du même droit que si cela avait été le cas. Elle s'approcha de la bibliothèque.

« Êtes-vous devenu religieux, Masterji ?

– Certainement pas. »

Pour preuve, Mrs Puri sortit un livre mince de l'étagère et le lui montra ; sur la couverture figurait l'image de l'aigle divin Garuda survolant les sept océans.

*Le Voyage de l'âme après la mort.*

Elle lut un extrait à voix haute :

« Dans la première année qui suit sa sortie du corps, l'âme migre lentement et à faible altitude, alourdie par les péchés de son...

– Le premier anniversaire de la mort de Purnima approche, la coupa Masterji. Elle voulait que je lise un livre pieux après son départ...

– Pensez-vous souvent à elle, Masterji ? »

Il haussa les épaules.

Masterji avait espéré profiter de sa retraite pour relire sa collection de romans policiers, ainsi que des ouvrages d'histoire de la Rome antique (Suétone : *La Vie des douze Césars*, Tacite : *Les Annales*, Plutarque : *Les Vies parallèles des hommes illustres*), et de l'ancienne Bombay (*Une vie brève de Mountstuart Elphinstone*<sup>15</sup>, *Les Étapes de la création de la ville de Bombay*, enrichie d'illustrations). Une *Grammaire avancée de la langue française* (avec questions et réponses)

qu'il avait achetée pour l'enseigner à ses enfants trônait également sur une étagère. Mais comme ses voisins prisaient particulièrement les romans policiers et les lui empruntaient souvent (ne les rapportant que rarement), il ne lui resterait bientôt plus que l'histoire et la grammaire française.

Mrs Puri, avec un sourire, choisit un des derniers Agatha Christie – il y avait aussi quelques Erle Stanley Gardners, mais elle ne mourait pas d'ennui à ce point.

« Y a-t-il sur ma porte une pancarte “Bibliothèque de prêt Agatha Christie” ? demanda Masterji. Je n'aurai bientôt plus rien à lire si tout le monde continue de les emprunter.

– Je prends celui-ci pour mon mari. Non que je ne lise pas moi-même. J'étais une lectrice acharnée quand je faisais mes études. » Elle leva une main au-dessus de sa tête pour signifier à quel point elle lisait. « Mais comment trouverais-je le temps, maintenant, avec mon garçon ? Je vous le rapporterai la semaine prochaine, c'est promis.

– D'accord. N'oubliez pas. » Masterji avait repris le Rubik's Cube. « Lequel est-ce ? »

Mrs Puri tourna la couverture vers lui : *Le Crime de l'Orient-Express*.

Yogesh Murthy, plus connu sous le surnom de Masterji, était l'un des premiers hindous à avoir été admis à Vishram, par égard pour sa noble profession et son allure respectable. De taille moyenne, mince, portant moustache, il incarnait sur le plan physique le type même de l'ancienne génération. Doué pour les langues (il en parlait six), généreux avec les livres, passionné par l'éducation. Une gloire pour la copropriété.

À peine décrochées les guirlandes de la fête pour son départ en retraite, organisée à l'auditorium de Ste Catherine

au mois de mai précédent (avec buffet de samossas et de masala chai, et une assistance composée de trois générations d'élèves), les médecins avaient diagnostiqué à sa femme un cancer du pancréas – effet secondaire, avait-on supposé, d'années de médicaments contre une polyarthrite rhumatoïde. Purnima avait succombé en octobre. C'était le deuxième deuil de Masterji : leur fille, Sandhya, était tombée d'un train, dix ans plus tôt. Son unique enfant survivant, Gaurav, était banquier et « installé » dans un bel appartement de South Mumbai – Marine Lines – par son employeur (qui avait payé la caution de six mois et prenait à sa charge, semblait-il, la moitié du loyer). L'histoire de Masterji était donc, en un sens, derrière lui – carrière terminée et pot de départ, épouse décédée avec un minimum de souffrances, et enfant émigré dans la citadelle dorée du centre de Bombay. Qu'allait-il faire du temps à venir – ce mégot d'années restant à un homme ayant passé la soixantaine ? Après la mort de sa femme, il avait continué de tenir sa maison propre et de s'occuper de sa personne, d'enseigner à des enfants, de prêter des romans policiers, de faire une promenade chaque soir d'un pas mesuré dans la cour de Vishram, et d'acheter des légumes en quantité convenable au marché. Maître de son appétit et de son chagrin, il avait accepté son sort avec dignité, ce qui avait rehaussé plus encore sa réputation auprès de ses voisins, lesquels avaient tous été, d'une manière ou d'une autre, en général dans le domaine des épouses et des enfants, mal servis par le destin. Ils avaient conscience de se lamenter, tandis que lui, qui avait souffert plus que sa part, supportait son malheur avec noblesse.



12 mai

« Allez, allez, mon Ramu. Sors du lit, maintenant, sinon maman va faire pan-pan cul-cul. Debout, sinon Gentil Canard va dire que Ramu est un paresseux. »

À force de cajoleries, Mrs Puri parvint à entraîner Ramu dans la baignoire remplie d'eau tiède (jamais chaude), puis elle le laissa jouer pendant quelques minutes avec son canard en plastique et son Spiderman. Mr Puri, comptable de son état, partait travailler une heure avant le réveil de Ramu, muni de la gamelle en métal que sa femme lui avait préparée pour le déjeuner. Il avait un long trajet à faire : voiture, train, changement de train à Dadar, puis taxi collectif du terminus de Victoria jusqu'à Nariman Point. À midi précis, il téléphonait chez lui pour s'enquérir de la santé du canard.

« Rum-pum-pum, disait le garçon, nu et dégoulinant, tandis que sa mère frictionnait ses jambes pâles et duveteuses. (C'était bon pour la circulation, affirmait le *Reader's Digest*.) Rum-pum-pum. »

À une certaine époque, il n'y avait pas si longtemps, Ramu pouvait encore prendre son bain seul et se sécher – et Mrs Puri rêvait alors de le voir un jour s'habiller sans son aide.

« Nous devrions apprendre un nouveau mot, aujourd'hui, Ramu. Tiens, par exemple, ce mot dans le roman emprunté à Masterji. Tu te rappelles ? Ex-press. Dis-le.

– Rum-pum-pum. »

Dûment vêtu à présent, Ramu se dirigea vers la salle à manger en marchant sur les journaux répandus sur le sol. Les soixante-dix-sept mètres carrés de l'espace vital des Puri était un maelstrom de papiers imprimés. Les divans avaient été abandonnés aux magazines *India Today* et *Femina*, tandis que la table croulait sous la paperasse de bureau : formulaires d'emprunt, factures d'électricité, relevés de caisse d'épargne, sans oublier les cahiers de dessins humoristiques de Mr Puri. La porte du réfrigérateur dans la salle à manger était tapissée d'autocollants philanthropiques (« Lutte contre le réchauffement climatique : éteignez les lumières une heure par semaine ») et de notes froissées, griffonnées de messages périmés depuis longtemps. Dans chaque chambre, les portes des placards cédaient sous la pression des livres et des journaux qui se déversaient d'un coup, tels les œufs du ventre d'un poisson ouvert par un couteau. Environ une fois par mois, Mr Puri écartait les magazines éparpillés à la recherche d'un chèque ou d'une lettre et s'écriait : « On ne pourrait pas ranger cette maison, une fois de temps en temps ! » Mais le désordre grandissait. Le capharnaüm ambiant soulignait, par contraste, les lits impeccables et le réfrigérateur bien garni. Cet appartement minable et sale était une véritable caverne d'Ali Baba de trésors personnels. Les Puri ne détenaient aucun bien et peu d'or. Tout ce qu'ils possédaient se présentait sous forme de papier et devait se trouver, parce que c'était rassurant, à portée de main : même les vieux magazines *Shankar's Weekly* de Mr Puri regorgeant de dessins

satiriques sur le Premier ministre Nehru, empruntés à un ami à l'époque où il rêvait de devenir caricaturiste professionnel.

Alors que Mrs Puri posait sur ses genoux les chaussures vernies de son fils, l'une après l'autre, pour en nouer les lacets, Ramu éternua. À l'étage inférieur, dans l'appartement 2C, Mrs Ajwani, l'épouse de l'agent immobilier, s'aspergeait généreusement de déodorant synthétique. Les lacets noués, Mrs Puri cracha sur les chaussures et leur donna un ultime coup de lustrage avec son doigt épais. Ensuite elle conduisit Ramu dans la salle de bains pour qu'il puisse s'admirer. Dès l'instant où il fut devant le miroir, la salle de bains s'emplit de gargouillements intempestifs ; on aurait pu croire qu'un démon jaloux se mettait à jurer. Juste au-dessus, au 4C, Ibrahim Kudwa exécutait avec de l'eau salée des exercices extraordinaires, destinés à revigorer son estomac défaillant. Mrs Puri riposta par des raclements de gorge de son cru. Ramu enfouit sa tête dans l'estomac de sa mère et gloussa de rire au milieu de ses bourrelets adipeux.

« Au revoir, gardien ! » lança Mrs Puri, de la part de Ramu, en passant devant la loge. Ram Khare, le nez plongé dans son digest de la *Bhagavad Gita*, répondit d'un signe de la main sans lever la tête.

Ramu détestant la chaleur, Mrs Puri lui fit longer l'allée à l'ombre des cocotiers. Ces arbres étaient une curiosité, une expérience botanique menée par le défunt Mr Alvares, dont la vaste propriété plantée d'espèces et de végétaux rares avait été vendue par ses héritiers pour faire place aux trois blocs de béton baptisés de noms floraux : Hibiscus, Marigold et White Rose.

Mrs Puri titilla l'oreille de Ramu.

« Répète après moi, Ramu. Hibiscus. Hi-bis-cus. Tu savais dire des tas de mots en anglais, tu te souviens ?

– Rum-pum-pum.

– Où as-tu appris cela, Ramu ? D’où vient ce “Rum-pum-pum” ? »

Elle observa son fils. À dix-huit ans, sa croissance était stoppée, mais, d’une certaine façon, il grappillait toujours de nouveaux éléments, à l’instar de la ville où il vivait.

À l’approche de l’église, Ramu commença à jouer avec les bracelets d’or de sa mère.

Le bus scolaire les attendait sur le parvis. Avant d’aider Ramu à monter à bord, Mrs Puri lui accrocha autour du cou un écriteau fait maison sur lequel était dessiné un grand klaxon vert barré en diagonale d’un trait rouge, avec cette légende : « Silence ». Comme à son habitude, Mrs Puri fit promettre aux camarades de son fils, ainsi qu’elle le faisait chaque matin, de ne pas chahuter. Le bus démarra et elle agita la main à l’adresse de Ramu, qui ne pouvait lui faire signe car il pressait l’écriteau à deux mains contre son torse, mais qui lui disait tout ce qu’il avait à lui dire avec les yeux.

Mrs Puri revint en boitillant à Vishram. Elle contourna l’excavation que les ouvriers s’appliquaient à reboucher et remarqua que la pancarte :

**TRAVAUX EN COURS**

**VEUILLEZ NOUS EXCUSER POUR LE DÉRANGEMENT**

**BMC**

avait été modifiée et remplacée par :

**DÉRANGEMENT EN COURS**

**VEUILLEZ NOUS EXCUSER POUR LES TRAVAUX**

**BMC**

Les années s'étaient accumulées sous forme de renflements graisseux autour du corps de Mrs Puri, mais celle-ci avait conservé un rire de jeune fille, joyeux et cristallin. Les pelles s'immobilisèrent. Les ouvriers levèrent les yeux.

« Qui est l'auteur de cette plaisanterie sur le panneau de la municipalité ? » s'enquit-elle.

Les pelles reprirent leur travail.

« Ram Khare ! Levez le nez de votre livre ! Qui a trafiqué le panneau du chantier ?

– Mr Ibrahim Kudwa, répondit le gardien sans redresser la tête. Il m'a demandé ce que je pensais de sa blague. Je lui ai dit que je ne sais pas lire l'anglais. C'est drôle ?

– Nous sommes des impuissants dans une ville impuissante, Ram Khare, ainsi que le répète souvent Ibby. L'humour est notre seule arme.

– C'est vrai, madame. » Ram Khare tourna une page de son livre. « À propos, il n'y aura pas d'eau, ce soir. Les ouvriers ont percé une canalisation et il a fallu coupé l'alimentation pour quelques heures. Le secrétaire mettra une annonce sur le tableau d'affichage dès son retour. »

Mrs Puri essuya son visage avec un mouchoir. Inspirer. Expirer. Elle tourna le dos au gardien et revint sur ses pas.

L'annonce de la coupure d'eau lui avait rappelé le robinet bloqué chez Masterji.

Toute bonne société coopérative immobilière doit sa survie à l'échange de services entre ses membres, un peu comme dans ce jeu d'enfant où chacun passe la balle à son voisin. Si Mrs Puri avait besoin de l'aide d'un homme lorsque son mari était au travail, le secrétaire, si habile dans le maniement du marteau, la dépannait ; la semaine précédente, par exemple, il avait planté un clou dans un mur pour y accrocher une

nouvelle corde à linge. De son côté, Mrs Puri assistait Masterji pour certaines tâches.

Lorsque les médecins avaient diagnostiqué un syndrome de Down à son fils, avant même d'en parler à sa mère ou à sa sœur, Sangeeta Puri s'était confiée à ses voisins immédiats. Masterji l'avait écoutée avec attention, une main sur l'épaule de sa femme, et il avait pleuré. Elle n'avait pas oublié les larmes roulant sur les joues de cet homme qui n'en avait pas versées lorsque la mort avait frappé sa propre famille. Au fil des années, il lui avait transmis des conseils puisés dans des revues médicales ou des journaux spécialisés, dans l'espoir d'arrêter, voire d'inverser, le retard de Ramu. Tout ce qu'elle avait entrepris pour raviver les neurones inertes de son fils, elle en avait d'abord discuté avec lui : consultations de spécialistes formés à l'étranger, massages aux huiles essentielles, exercices mentaux et physiques novateurs, doses massives d'huile de foie de requin et de morue. Malgré son athéisme bien connu, Masterji allait même jusqu'à l'approuver lorsqu'elle se rendait dans des lieux saints pour implorer des faveurs divines.

Ce n'était pas tout. Six mois avant sa mort, Purnima avait prêté cinq cents roupies à Mrs Puri, que celle-ci avait à son tour prêtées à une parente. Purnima n'en avait pas parlé à Masterji de crainte de provoquer sa colère (elle lui cachait souvent ce qu'il qualifiait d'écarts financiers).

Mrs Puri réendossa ses habits de femme de devoir et se mit en route vers le bidonville.

Depuis le début, les résidents de Vishram observaient deux types d'attitude face aux bas quartiers de Vakola. La première consistait à quitter Vishram chaque matin, à rejoindre la route principale et à faire comme s'il n'existait aucun autre

monde à proximité. La seconde était une approche plus pragmatique ; c'était celle de Mr Ajwani, l'agent immobilier, et de Mrs Puri. Dans le bidonville, en effet, Mrs Puri avait découvert des gens de talent, experts dans les menues tâches domestiques ; un plombier, notamment.

Elle descendit donc la route de terre battue, passa devant deux autres immeubles bourgeois – le Silver Trophy et le Gold Coin – et s'engagea dans le bidonville qui, à partir de là, empiétait sur les terrains publics appartenant à l'aéroport pour s'étendre en tenailles jusqu'au bord des pistes, si bien que la première vision d'un visiteur atterrissant à Mumbai risquait d'être celle d'un garçon des taudis s'amusant avec un cerf-volant ou frappant une balle de cricket lancée par un camarade.

Dans l'odeur de kérosène et de bois brûlé, Mrs Puri longea une rangée de cabanes dont les portes en tôle étaient ouvertes. Des femmes assises à l'extérieur se coiffaient mutuellement, bavardaient, surveillaient les marmites de riz fumant ; un coq trotta sur les toits. Où avait-elle rencontré ce plombier ? Un peu plus loin, deux gigantesques tours en construction recouvertes d'échafaudages, qu'elle n'avait encore jamais vues, ne firent qu'ajouter à sa confusion.

Soudain, un moteur rugit : blanc, tubulaire et luisant comme un serpent de mer, un avion surgit au-dessus d'un petit temple tamoul. Ce temple était le repère qu'elle cherchait. Le plombier habitait dans le secteur.

Un groupe de jeunes garçons jouait au cricket devant le temple : une tête de gardien démon peinte sur le mur extérieur (sa bouche noire béante prête à avaler tous les malfaiteurs du monde) leur servait de guichet<sup>16</sup>.

Toute cette puissance animale, les braillements des joueurs... son cœur de mère se serra. Avec leurs membres souples et nerveux, ces garçons étaient en passe de devenir des hommes. Mais aucun d'eux n'était même à moitié aussi beau que son Ramu.

« Maman ! cria l'un des joueurs. Maman ! C'est tante Puri ! »

Mary, la femme de ménage de Vishram, émergea des racines de l'arbre sur lesquelles elle était assise, dans la cour du temple, et s'essuya les mains sur sa jupe.

« C'est mon fils, dit-elle en montrant le joueur de cricket. Timothy. Il passe beaucoup trop de temps ici à jouer. »

Au sein de Vishram, les relations entre Mary et Mrs Puri étaient glaciales (« Parfaitement, c'est votre travail d'attraper le chat du matin »), mais, loin de Vishram et en présence du fils de Mary, un relâchement de la tension maîtresse-domestique était autorisé.

« C'est un joli garçon que vous avez là. Grand et fort, sourit Mrs Puri. Mary, j'ai besoin de voir le plombier qui habite dans le coin pour lui confier un travail chez Masterji.

– Mais madame...

– Il a un problème de tuyauterie. Et son plafond a besoin d'être poncé. J'irai chez les voisins faire une collecte pour payer les réparations.

– Vous ne trouverez personne, aujourd'hui, madame. À cause de la grande nouvelle. Tout le monde est chez le musulman.

– Quelle grande nouvelle, Mary ?

– Vous n'êtes pas au courant, madame ? » Elle esquissa un sourire. « Dieu a visité Vakola, ce matin. »

Dans la soirée, la « grande nouvelle » fut confirmée par Ritika, une ancienne camarade de collègue de Mrs Puri qui habitait dans la tour B et était venue assister à la réunion du parlement.

En raison d'un revenu moyen plus élevé, d'une moyenne d'âge plus basse et d'un sentiment d'être plus modernes, les résidents de la tour B restaient entre eux, ils utilisaient un portail séparé et célébraient leurs fêtes religieuses de leur côté.

Seule Ritika, déjà prétentieuse au collège, venait plastronner à la tour A. Son mari médecin, dont le cabinet se situait près de la route, avait justement discuté avec le musulman du bidonville, qui se trouvait être un de ses patients.

Mrs Puri détestait voir Ritika capter l'attention – après tout, laquelle des deux remportait les concours d'éloquence au collège ? –, mais elle s'assit sur un siège de plastique entre Ajwani, l'agent immobilier, et Kothari, le secrétaire, et l'écouta.

Mr J. J. Chacko, patron du groupe Ultimex, avait offert quatre-vingt-un lakhs<sup>17</sup>, soit huit millions cent mille roupies au musulman pour son cabanon d'une pièce situé au bas de la route. Les deux immeubles en construction appartenaient au groupe Confiance, le grand rival de J. J. Chacko. Ce dernier avait donc décidé d'acheter les terrains situés en face des nouvelles réalisations de son concurrent. Il possédait déjà tout ce qui entourait la cabane du musulman, mais celui-ci avait fait de la résistance. J. J. Chacko avait fini par le terrasser avec cette offre astronomique, calculée sur Dieu seul savait quelle base.

« Attendez, attendez ! Je vais vérifier si c'est vrai. »

Ramesh Ajwani, petit homme aimable au teint sombre, était connu pour être un spécimen typique de la corporation des agents immobiliers. Déontologie douteuse, mais source d'informations indiscutable. Il était vêtu d'une saharienne bleue. Il pianota sur son téléphone portable. Tout le monde patienta. Au bout d'une minute, le téléphone émit un bip. Mr Ajwani lut le message, redressa la tête et annonça :

« C'est vrai. »

Soupirs.

Les habitants de Vishram, même s'ils se tenaient à l'écart des bidonvilles de Vakola, avaient conscience des changements survenus depuis l'ouverture du Bandra-Kurla Complex (BKC), le nouveau centre financier de la ville, juste à côté de chez eux. À la manière d'un pratiquant de yoga, Bombay se repliait sur elle-même au fur et à mesure que son centre se déplaçait depuis le sud, où il n'y avait plus de possibilités de croissance, vers la zone jouxtant l'aéroport. De nouveaux édifices financiers voyaient le jour chaque mois au sein du BKC – American Express, ICICI Bank, HSBC, Citibank, etc. –, et l'argent enfermé dans leurs chambres fortes fondait et dégoulinait dans le bidonville, tel du beurre sur un plat chaud, enrichissant certains habitants et en brûlant d'autres. Quelques heureux propriétaires de bicoques devenaient millionnaires quand une banque ou un promoteur leur offrait une somme extraordinaire pour leur minuscule bout de terrain, tandis que d'autres étaient laminés : les bulldozers entraient en scène, les taudis étaient rasés, les projets de réaménagement se mettaient en œuvre. La fortune souriait à quelques-uns, la misère à d'autres, et des histoires d'or et de larmes parvenaient à

Vishram, comme les échos d'un lointain champ de bataille. Là, au milieu des chaises en plastique de leur parlement, la vie des habitants s'écoulait, lente et régulière. Ils possédaient la sécurité de titres et d'actes de propriété légaux et irrévocables, et leurs aspirations se limitaient à une patiente ascension sociale fondée sur des études universitaires et des métiers en costume-cravate. L'or et les larmes ne faisaient pas partie de leur karma ; ils étaient des gens respectables.

« Ce serait bien si quelqu'un nous offrait huit millions cent mille roupies, vous ne trouvez pas ? » lança Mrs Puri, sitôt Ritika hors de portée de voix.

Ajwani, l'agent immobilier, continuait de pianoter sur son téléphone portable. Il leva brièvement les yeux et esquissa un sourire sarcastique.

La valeur de leurs appartements était hypothétique. La dernière tentative de vente remontait à sept ans lorsque Mr Costello (5C) avait voulu se défaire de celui qu'occupait son fils au cinquième étage, après que celui-ci s'était jeté de la terrasse ; il n'y avait eu aucun acquéreur, l'appartement était fermé à clé et le propriétaire avait émigré dans le Golfe.

« Avant, les pauvres de cette ville n'étaient pas pauvres. Maintenant... » Mrs Puri fit un signe de tête vers la droite – la fille de Mrs Saldanha, Radhika, venait d'entrer dans la cuisine et obstruait négligemment la vue des parlementaires sur le poste de télévision – « ... les pauvres deviennent riches. Électricité à l'œil et câble vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'y a que nous pour qui rien ne change.

– Attention, chuchota Mr Pinto, le Cuirassé approche ! Attention. »

Mrs Rego, surnommée ainsi en raison de ses larges jupes grises, de son formidable tour de taille et de sa voix de stentor, rentrait avec ses enfants.

Après un : « Bonsoir, oncle ! Bonsoir, tante ! », Sunil et Sarah Rego grimpèrent l'escalier. Leur mère, sans un mot, prit un siège et regarda la télévision à travers le rideau déchiré.

« Vous êtes au courant des quatre-vingt-un lakhs offerts pour une mesure du bidonville, Mrs Rego ? »

Le Cuirassé ne répondit pas.

« Même une communiste comme vous devrait être intéressée », remarqua Mrs Puri en souriant.

Le Cuirassé répliqua sans tourner la tête :

« Quelle est la définition d'une ville moribonde, Mrs Puri ? Je vais vous le dire, puisque vous semblez l'ignorer. C'est une ville qui cesse de vous surprendre. Et c'est ce que Bombay est devenue. Mettez quelques billets sous le nez de quelqu'un, et le voilà qui saute, danse, court nu dans les rues ! Ce musulman ne verra jamais la couleur de son argent. Les promoteurs et les entrepreneurs du bâtiment sont des mafieux. L'autre jour, ils ont tué par balle un membre du conseil municipal. C'était dans le journal. »

Mr Pinto et sa femme s'éclipsèrent telles des colombes avant l'orage.

Mais l'orage n'éclata pas tout de suite.

Le présentateur à la télévision, comme pour ajouter à la morosité ambiante, expliquait que les coupures d'eau allaient empirer si la mousson ne survenait pas – pour une fois – en temps et en heure.

« Trop de gens débarquent en ville, c'est une réalité, affirma Mrs Puri. Tout le monde veut téter nos... » Elle toucha sa poitrine.

Le Cuirassé se tourna vers elle.

« Êtes-vous arrivée à Bombay en tombant du ciel, Mrs Puri ? Votre famille est originaire de Delhi, je crois.

– Mes parents sont nés à Delhi, Mrs Rego, mais moi, je suis née ici. À l'époque, il y avait de la place. Plus maintenant. Le Shiv Sena<sup>18</sup> a raison, il faut stopper l'immigration des étrangers.

– Sans eux, la ville serait un tas de terre. Nous sommes gouvernés par des fascistes, Mrs Puri. Mais tout est médiocre ici, même nos fascistes. Ils ne nous donnent pas de trains, pas de routes. Tout ce qu'ils savent faire, c'est taper sur les travailleurs migrants.

– Je ne sais pas ce que font les fascistes, mais je sais ce que font les communistes. Vous n'aimez pas les promoteurs qui enrichissent les gens, mais vous aimez les mendiants qui se déversent de la gare Victoria, chaque jour.

– Je suis chrétienne, Mrs Puri. Les chrétiens défendent les pauvres. »

Mrs Puri – championne des concours d'éloquence au collège KC – s'appêtait à achever son adversaire d'une réplique cinglante, quand elle fut interrompue par son fils qui s'était approché pour lui souffler quelque chose à l'oreille.

« Il n'y a pas d'eau, Ramu, lui répondit-elle. Pas d'eau ce soir, mon chéri. Je te l'ai dit. »

La lèvre inférieure de Ramu se renfla et remonta vers son nez, signe qu'il réfléchissait. Il désigna du doigt les colonnes d'eau sur les côtés de l'immeuble.

« Sois sage, Ramu. Maman discute avec la tante communiste.

– Je ne suis pas communiste et je ne suis pas sa tante, Mrs Puri. »

À cet instant, Mrs Kothari, l'épouse du secrétaire, se mit à sa fenêtre et cria :

« L'eau arrive ! »

Bienfait aussi rare qu'inattendu de la municipalité. La querelle fut ajournée, les deux femmes étant contraintes d'obéir à des impératifs plus sérieux.

Où est Masterji ? se demandait Mrs Puri en montant l'escalier. Il aurait dû être rentré de Marine Lines. Après avoir donné son bain du soir à Ramu, elle remplit un seau supplémentaire pour le vieil homme, dans l'éventualité où la municipalité, leur ayant fourni de l'eau qu'ils n'était pas censés avoir à cette heure, les punirait en les privant de leur ration du matin. Car c'était ainsi que raisonnaient ceux qui dirigeaient Bombay.

Bien qu'il eût chassé l'idée que le visiteur étranger pût représenter une menace quelconque, Masterji s'aperçut en s'éveillant qu'il avait passé une partie de la nuit à rêver de lui.

Dans son rêve, qu'il se remémora puissamment quelques minutes après avoir ouvert les yeux, l'étranger (dont le visage lui apparut sous la forme d'une carte à jouer noire) sentait le soufre, posait des énigmes aux membres de Vishram (lui compris), se dotait d'ailes et s'envolait en riant par une fenêtre, tandis qu'ils couraient tous à ses trousses en braillant et cherchaient à le faire tomber à l'aide d'une longue perche. Masterji s'interrogea sur son rêve, jusqu'au moment où il prit conscience que certaines images étaient empruntées au livre

qu'il avait lu avant de s'endormir. Il l'ouvrit et reprit sa lecture :

*Le Voyage de l'âme après la mort*  
(Éditions Vikas, Bénarès)

Au cours de la première année après sa sortie du corps, l'âme migre lentement et à faible altitude, alourdie par les péchés de son existence terrestre. Elle survole des prés verdoyants, des champs labourés, des petits barrages et des fossés.

À ce stade de son périple, l'âme a des ailes d'aigle. Dans la deuxième année, elle commence son ascension au-dessus des océans. Ce survol lui prendra toute la deuxième année et une partie de la troisième. Elle verra l'océan changer de couleur, passer du bleu pâle au bleu foncé, presque jusqu'au noir. L'assombrissement de la couleur de l'océan la préviendra de son entrée dans la troisième année de son long périple...

Fermez les yeux et imaginez une âme humaine avec le visage de votre femme – oui, oui, les yeux, le nez, les joues de votre femme, et l'envergure d'un aigle planant au-dessus des eaux...

Le vol de l'âme après la mort dure sept cent soixante-dix-sept ans en tout. Les prières et les pieuses pensées adressées par la famille et les êtres aimés du monde des vivants auront un effet majeur sur la trajectoire, la longueur et le confort de la traversée...

Yogesh Murthy, surnommé Masterji, soixante et un ans, professeur émérite du lycée Ste Catherine, bâilla et étira ses jambes. *Le Voyage de l'âme après la mort* atterrit sur la table en teck.

Il regagna son lit. Autrefois, c'était l'odeur du thé, le babil de sa femme et le parfum des fleurs fraîches qui le réveillaient. Il huma l'air à la recherche des senteurs de jasmin.

*Hai-ya ! Hai-ya !*

Les cris venaient d'en bas, à droite. Les deux fils de l'agent immobilier Ajwani entamaient la journée par des exercices de taekwondo, en tenue complète, dans leur salon ; l'aîné, Rajeev, avait remporté une victoire notable dans une compétition d'arts martiaux, l'année précédente. En signe de gratitude, la société Vishram l'avait autorisé à plonger une main dans du kérosène pour imprimer une trace de son corps victorieux sur la façade, que l'on pouvait encore apercevoir au-dessus de la fenêtre de cuisine de Mrs Saldanha.

Sur la gauche, cette fois, une voix forte lâcha des diphthongues modulées. « Oy, oyoyoyoy, mon Ramu... viens ici... Tourne-toi, mon prince. Là... » Masterji bâilla et se tourna sur le flanc.

Un bruit dans la cuisine. Le bruit exact que faisait Purnima lorsqu'elle hachait les oignons. Il se leva et s'y rendit sur la pointe des pieds pour saisir un fantôme, s'il y en avait un. Un vieux calendrier tapait contre le mur. C'était le calendrier personnel de Purnima, illustré d'une image de la déesse Lakshmi renversant un pot rempli de pièces d'or, avec plusieurs dates importantes encerclées d'un trait et annotées de sa main ; elle l'avait consulté le jour même de son admission à l'hôpital (le 12 octobre), et Masterji ne l'avait pas remplacé par le calendrier de la nouvelle année.

En prévision de sa promenade avec son petit-fils, il emmaillota d'une bande orthopédique rose son genou gauche attaqué par l'arthrite, avant d'enfiler son pantalon. Puis il revint à la table en teck et reprit son livre.

La sonnette tinta. C'était Ibrahim Kudwa (4C), le joufflu et barbu propriétaire du cybercafé ; comme toujours, il avait des pellicules sur les épaules de son kurta<sup>19</sup> vert.

« Vous avez vu la pancarte devant le trou, Masterji ? demanda Kudwa en indiquant la fenêtre. J'ai remplacé "Dérangement en cours, veuillez nous excuser pour les travaux"... – il se frappa le front et corrigea : Non, c'est l'inverse. J'ai remplacé "Travaux en cours, veuillez nous excuser pour le dérangement" par "Dérangement en cours, veuillez nous excuser pour les travaux". Je pensais que vous seriez content de savoir que c'est de moi.

– Très impressionnant », dit Masterji en tapotant l'épaule de son voisin radieux.

Dans la cuisine, le vieux calendrier recommença à battre contre le mur et il en oublia d'offrir une tasse de thé à son visiteur.

Vers midi, il se promenait main dans la main avec son petit-fils dans le zoo Byculla. Ils avaient vu une lionne, deux ours noirs, un alligator se prélassant dans une eau émeraude, des éléphants, des hippopotames, des cobras et des pythons.

Le jeune Ronak ne cessait de poser des questions : c'est quoi le nom de l'animal qui est dans l'eau ? Qui fait bâiller le tigre ? Pourquoi les oiseaux sont jaunes ? Masterji se régala à donner des noms aux animaux, ajoutant des anecdotes amusantes afin d'expliquer pourquoi chacun d'eux avait quitté sa terre maternelle pour venir à Mumbai. « Dis-

moi, est-ce que tu penses à ta grand-mère parfois ? » demandait-il de temps à autre.

Ils s'arrêtèrent devant une cage rectangulaire, dotée de gros barreaux et d'un toit en tôle, dans laquelle un animal se déplaçait de long en large. Les promeneurs, y compris les amoureux, faisaient halte pour l'observer. Une grande bâche verte posée sur le toit diffusait une lumière phosphorescente. L'animal au pelage sombre marchait l'air guilleret, comme s'il riait, et la langue pendante, jusqu'à ce qu'il monte sur un banc de pierre maculé de guano rougeâtre et renverse la tête en arrière ; ensuite il descendait du banc, rejoignait l'autre extrémité de la cage, renversait de nouveau la tête en arrière et faisait demi-tour. Il était à la fois répugnant et majestueux. Avec son pelage gris, sa tête de chien ricanante, ses pattes postérieures rayées et puissantes, il intriguait les visiteurs. Peut-être parce que cet animal à l'aspect bâtard ressemblait aux individus qui gouvernaient la ville, mi-politiciens mi-criminels, ignobles mais nécessaires.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda l'enfant.

Masterji fut incapable de lui répondre. Les syllabes étaient là, sur le bout de sa langue, mais quand il essayait de les énoncer, elles fuyaient dans une sorte de mouvement de répulsion. Il haussa les épaules.

Son silence effraya Ronak. À ses yeux, le pouvoir de son grand-père, qui résidait dans sa faculté à nommer les animaux, s'était dissout.

Pour lui redonner le sourire, Masterji acheta des cacahuètes (faisant fi des recommandations contraires de sa belle-fille), et ils s'assirent dans l'herbe pour les manger. Masterji

se dit qu'il vivait un des moments heureux de sa vie. Les hostilités avaient pris fin, la chaleur et la lumière régressaient.

Avant qu'il soit trop tard, se dit-il en passant la main dans les cheveux bouclés de son petit-fils, je dois raconter à ce garçon tout ce que nous avons traversé, sa grand-mère et moi. La vie à Bombay dans l'ancien temps. La guerre contre le Pakistan en 1965. La guerre de 1971. Le jour de l'assassinat d'Indira Gandhi. Et tant d'autres choses.

« Encore un peu de cacahuètes ? »

Le garçon secoua la tête et leva vers lui un regard qui disait le contraire.

Sonal, la mère de Ronak, les attendait à la grille du zoo. Elle sourit en les écoutant parler sans discontinuer pendant tout le trajet de retour. Une demi-heure plus tard, dans leur appartement de Marine Lines, elle servit un thé à Masterji en même temps qu'une mauvaise nouvelle : Gaurav venait de lui envoyer un texto. Il ne rentrerait pas à la maison avant minuit. Il était retenu à son travail.

« Pourquoi ne pas l'attendre ? suggéra-t-elle. Vous pouvez passer la nuit ici. Après tout, vous êtes chez vous... »

– J'attendrai, dit Masterji, qui pianota du bout des doigts sur les bras de son fauteuil. J'attendrai. »

« Vous pensez beaucoup à elle ? » demanda Sonal.

Le pianotage des doigts de Masterji sur les bras du fauteuil s'accéléra.

« Tout le temps », répondit-il. Et, soudain, sa parole se déversa. « Gaurav doit se souvenir de la mort de son grand-père, en 1991, quand Purnima s'est rendue à Suratkal pour accomplir les derniers rites avec ses frères. À son retour à Bombay, elle n'a pas dit un mot pendant des jours entiers.

Ensuite elle nous a révélé que ses frères l'avaient enfermée dans une pièce pour l'obliger à signer un papier. Ses propres frères ! Ils l'ont menacée jusqu'à ce qu'elle s'engage à renoncer à sa part d'héritage. »

Encore maintenant, ce souvenir lui coupait le souffle. Il était aussitôt allé consulter un avocat. Quatre cents roupies d'avance, cash. À son retour il en avait discuté avec Purnima.

« Jamais nous n'arriverons à les mettre derrière les barreaux, lui ai-je dit. Dans ce pays, la justice est d'une lenteur infinie. Cela vaut-il vraiment la peine de gaspiller tant d'argent ? Purnima a réfléchi, puis elle a dit : "D'accord, laissons tomber." Par la suite, en repensant à cet incident, il m'est arrivé de me demander si je n'aurais pas dû payer cet avocat. Mais chaque fois que j'abordais le sujet, Purnima haussait les épaules et répondait par son dicton préféré : "L'homme est comme une chèvre attachée à un piquet." Ce qui signifie que chacun de nous dispose d'une certaine liberté, mais peu importante. Il ne faut pas se juger trop sévèrement.

– C'est une jolie métaphore. Purnima était une femme merveilleuse, n'est-ce pas ? dit Sonal en se levant. Pardonnez-moi, je dois aller voir mon père un instant. »

Le père de Sonal, autrefois un banquier respecté, souffrait de la maladie d'Alzheimer à un stade avancé. Il vivait chez sa fille, qui le nourrissait, lui faisait sa toilette et l'habillait. Masterji admirait la dévotion filiale de Sonal. Une qualité rare à son âge. Il tapota son genou enflammé en essayant de se remémorer le nom de l'animal dans la cage. Il voulait s'en souvenir avant que Ronak, qui faisait la sieste dans sa chambre, se réveille.

Sonal revint de la chambre de son père avec un grand livre bleu qu'elle déposa devant Masterji.

« Ronak ne lit pas beaucoup. Il préfère le cricket. » Elle sourit. « Il vaut mieux que vous le gardiez, puisque vous aimez tant les livres. »

Masterji ouvrit le volume bleu de *L'Histoire illustrée de la science*. Acheté dix ans auparavant au Strand Book du centre-ville, il était resté en parfait état jusqu'à ce qu'il l'offre à son petit-fils, deux semaines plus tôt.

Il se leva, le livre dans la main, et annonça :

« Je rentre.

– Maintenant ? s'étonna Sonal en fronçant les sourcils. Les trains vont être bondés. Attendez au moins une heure. Vous êtes ici chez vous, après tout.

– Vous me prenez pour qui ? Un étranger dans ma ville ? Je survivrai.

– Vous êtes absolument certain de vouloir prendre le train à cette heure... » Un gargouillement leur parvint de la chambre du fond. « Une minute, je vous prie. Mon père a besoin de moi. »

Masterji enfila ses chaussures et cria : « Je m'en vais ! » Il attendit un instant une réponse de Sonal, puis il ferma la porte derrière lui et prit l'ascenseur pour descendre.

Il passa devant les anciennes bâtisses de Marine Lines, dont certaines comptaient parmi les plus vieilles de la ville – avec des arches où jamais ne pénétrait le soleil, des ampoules électriques jaunes qui brûlaient en permanence, des avant-toits endommagés par de jeunes arbres, des monticules placentaires de déchets et de terre sombre empilés sur les rues détrempées. Il longea la gare de Marine Lines et se dirigea vers Churchgate.

Il s'efforçait de ne pas penser à ce qu'il serrait sous son bras. Leur appartement était-il si exigü pour qu'ils ne gardent même pas un livre offert par le grand-père de leur fils ? Comment Sonal avait-elle osé lui rendre son cadeau ?

Il ouvrit *L'Histoire illustrée de la science* et tomba sur une illustration représentant Galilée.

« Hyène ! » s'exclama-t-il soudain.

C'était le nom qu'il n'avait pas été capable de se rappeler pour Ronak. Le nom de l'animal dans la cage. Il referma le livre.

« Hyène. Ma belle-fille est une hyène pour moi. »

Ne pense pas de mal d'elle. Il entendit la voix de Purnima. C'est une vilaine manie que tu as, lui avait-elle souvent reproché. Cette façon de te mettre en colère contre les gens, de les caricaturer, de moquer leur voix, leurs manières, leurs idées. De transformer des êtres de chair et de sang en lucioles que tu tiens dans ta main. Purnima savait apaiser sa rage en lui touchant le front (parfois en y pressant un verre d'eau glacée) ou en l'envoyant faire une course. Qui allait contenir sa colère à présent ?

Masterji plaqua *L'Histoire illustrée de la science* contre son front et pensa à sa femme.

Il faisait nuit lorsqu'il arriva à Oval Maidan<sup>20</sup>. L'horloge éclairée sur la tour Rajabai, dont la face était occultée par des générations de crasse et de négligence, ressemblait à une deuxième lune, plus expressive, s'adressant directement aux hommes. Il songea à sa femme dans ce vaste espace ouvert ; ici, il pouvait ressentir son calme. Un calme qui lui avait servi, qui avait peut-être été son seul atout ; un rempart derrière lequel il avait pu se poser en être rationnel et sage, face à ses élèves et à ses voisins.

Il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Il n'avait pas envie de se coucher.

Il regarda l'horloge. Après la mort de Purnima, Mr Pinto était venu le voir. « À partir de maintenant, vous prendrez vos repas chez nous. » Trois fois par jour, Masterji descendait donc s'installer à la table recouverte d'une toile cirée à carreaux rouges et blancs que les Pinto avaient rapportée de Chicago. Ils n'avaient pas besoin de l'avertir que le repas était servi. Il lui suffisait d'entendre le tintement des couverts, le raclement des chaises ; avec la clairvoyance du chasseur, il pouvait alors voir la bonne des Pinto, Nina, poser sur la table les assiettes de porcelaine fumantes de curry de crevettes. Élevé en strict végétarien, Masterji avait découvert le goût de la viande et du poisson à Bombay ; troquer le régime lentilles-légumes de sa femme contre le régime carné des Pinto avait été la seule bonne chose de son veuvage. Ses amis ne demandaient rien en retour, mais il revenait chaque soir du marché avec une poignée de coriandre ou du gingembre.

Les Pinto allaient retarder leur dîner pour lui ; il devait trouver une cabine téléphonique immédiatement.

Une page esseulée du *Times of India* gisait sur le trottoir. Noronha, un de ses anciens élèves, y écrivait une rubrique. Aussi fit-il un pas de côté pour l'esquiver. Mais le trottoir parut alors se dérober comme du sable. Il sentit un élanement dans son genou ; sa vision s'obscurcit. Des points scintillaient dans l'obscurité, pareils à du mica sur une dalle de granit. « Tu vas t'évanouir », sembla lui crier une voix lointaine, et il tendit la main pour chercher un appui. Ses doigts rencontrèrent un objet solide. Un réverbère. Il ferma les yeux et se concentra pour tenir debout.

Il s'appuya contre le lampadaire. Inspira, expira. Quelque part, sur l'Oval Maidan, on coupait du bois. Les coups de hache tombaient avec la régularité métronomique d'une pendule à balancier ; en sourdine, il entendait le tic-tac nerveux de sa propre montre, comme des échardes giclant de la bûche. La cadence des deux sons s'accélérait. Ils paraissaient rivaliser entre eux.

Il était près de neuf heures lorsqu'il se sentit assez fort pour quitter le réverbère.

Station de Churchgate : les ombres des grands ventilateurs au plafond tremblotaient comme des nénuphars, piétinées par des centaines de chaussures. Il y avait des années que Masterji n'avait pas emprunté la Western Line à l'heure de pointe. Le train de Santa Cruz arrivait à quai. Il tourna la tête au moment où passait un compartiment de femmes. Sans attendre l'arrêt du train, des passagers avaient commencé à sauter à bord, atterrissant lourdement, manquant tomber, se redressant, cherchant frénétiquement un siège. Il ne restait plus un centimètre carré de coussin vert disponible quand Masterji parvint à monter dans la voiture. Il lui faudrait attendre. Dans un coin, il repéra néanmoins un fragment de vert, mais une main d'homme l'en écarta – ah oui, il avait manqué d'oublier : l'infâmant train du soir de la « Mafia des joueurs de cartes ». Ils réservaient un siège pour l'ami qui allait les rejoindre. Masterji s'agrippa à une barre. De sa main libre, il ouvrit le livre bleu et tourna les pages en quête du chapitre consacré à Galilée. La Mafia des joueurs de cartes – son équipe désormais au complet – entama une partie qui l'occuperait pendant l'heure et quart du trajet jusqu'à Borivali ou Virar. Sur le verso des cartes à jouer figuraient des aiguilles de montre formant différents angles, ce qui donnait

l'impression, quand on les distribuait, que le temps filait à toute vitesse. Marine Lines – Charni Road – Grand Road – Mumbai Central – Elphinstone Road. Comptables, agents de change, agents d'assurances continuaient de monter à chaque station. La masse humaine entassée dans le train se contractait à la manière d'un muscle abdominal.

Puis le pire se produisit. Les lumières s'éteignirent quand le train s'arrêta. Station Dadar. Piétinements et bousculades. Dans la voiture de première classe plongée dans la pénombre, les hommes se multipliaient comme des isotopes. Une bedaine se pressa contre Masterji – étonnant comme un estomac peut être dur comme de la pierre ! L'odeur d'une chemise étrangère devint l'odeur de sa chemise. Cela lui rappela une réplique dans *Hamlet*. Les mille chocs naturels dont hérite la chair<sup>21</sup> ? Shakespeare sous-estimait grandement le traumatisme de la vie à Bombay.

La pression contre lui diminua. À travers les barreaux aux fenêtres du train en marche, il aperçut des pétards exploser dans le ciel. Les corps se relaxèrent ; les visages luisaient sous les lumières extérieures. Des fusées jaillissaient d'immeubles crasseux. Une fête religieuse ? Hindoue, musulmane, parsie, jaïne, catholique ? Ou s'agissait-il d'une célébration plus mystérieuse : une confluence impromptue d'euphories privées – mariages, fiançailles, anniversaires ou autres festivités incendiaires se produisant simultanément.

À Bandra, il s'aperçut qu'il n'y avait plus qu'un arrêt avant le sien et il commença à s'activer pour se rapprocher de la porte – je descends aussi, grand-père, un peu de patience. Quand le train s'immobilisa, il était à un mètre de la sortie ; on le poussait par-derrière, il poussa en avant. Mais un flot inverse les refoula tous. Les hommes du quai se lançaient à

l'assaut. Ceux qui voulaient descendre à Santa Cruz se trémoussèrent, s'arc-boutèrent, pestèrent, refusèrent de céder, mais le désespoir plus puissant de ceux qui voulaient monter l'emporta. Le train s'ébranla. Masterji avait manqué sa station. « Oncle, dit un jeune homme qui avait vu sa détresse, je vais vous faire de la place. Descendez à Vile Parle et faites demi-tour. » Sitôt le train à l'arrêt, la masse des banlieusards désireux de sortir cria d'une même voix : « Laissez passer ! » Cette fois, rien ne les arrêta. Masterji fut emporté par le flot et se retrouva sur le quai. Il attrapa le train de Churchgate et revint à Santa Cruz, où la station était tellement bondée qu'il dut gravir une par une les marches de l'escalier menant à la sortie.

La foule le libéra dans une lumière crue et de fortes senteurs. Sur le pont, sous les ampoules électriques nues, des hommes vendaient des oranges et des parfums de couleur verte dans de grands flacons, à côté d'étals de citrons, de chaussures de tennis, de porte-clés, de portefeuilles, de sapotes. À la sortie du pont, un jeune garçon lui fourra dans la main un tract jaune photocopié.

Masterji laissa tomber le prospectus et descendit les marches du pont en évitant le mendiant manchot. Dans le marché proche de la gare, des vendeurs de mangues attendaient les banlieusards : mûr ou éclaté, chaque fruit était une sorte d'excuse de la ville pour l'état de ses trains. Masterji les huma et accepta l'excuse.

Près des marchands de mangues, un homme dont la tête et les bras sortaient par les trous d'un panneau publicitaire en carton : « Luttezz contre sept vermines » (avec les illustrations appropriées : cafards, abeilles, mangoustes, fourmis, termites, poux, moustiques) salua Masterji. L'exterminateur

venait souvent à Vishram, armé d'une longue perche de bambou, pour détruire une ruche improvisée ou un nid de guêpes sur le toit. Il allongea le bras par le trou de son enseigne et saisit la main de Masterji.

« Hé, Masterji, quelqu'un a posé des questions sur Vishram dans le marché.

– Quel genre de questions ?

– Qui habite dans les tours, quelle est la réputation des résidents, est-ce qu'ils se bagarrent entre eux. Toutes sortes de questions. C'était un grand type, Masterji.

– Portait-il un pantalon noir et une chemise blanche ?

– Oui, je crois bien. Je lui ai dit qu'une résidence comme Vishram, qui a un Masterji, est forcément une bonne résidence.

– Merci, mon ami », répondit Masterji, qui avait oublié le nom de l'exterminateur de vermines.

Ainsi donc le secrétaire avait raison. Il se tramait quelque chose. Masterji eut de nouveau la vision de la cage du zoo, avec sa forte odeur animale. Peut-être feraient-ils mieux de prévenir la police dès le lendemain matin.

Quand il arriva à Vishram, le portail était cadénassé. Il franchit avec précaution le trou récemment rebouché, fit tinter les chaînes contre la grille et cria : « Ram Khare ! Ram Khare ! C'est moi ! »

Le gardien accourut de sa chambre située à l'arrière de l'immeuble.

« Il est dix heures passées, Masterji. Un peu de patience. »

L'escalier empestait. Il trouva le chien errant sur le premier palier, le corps secoué de frissons, la gueule écumante. Personne ne se souciait donc que ce chien soit malade ? Sa cage

thoracique saillait monstrueusement, comme si une autre bête le dévorait de l'intérieur.

Masterji le poussa du bout du pied. Comme il ne bougeait pas, il lui donna un coup. Le chien glapit et dévala l'escalier.

Après avoir attendu quelques secondes pour s'assurer qu'il ne revenait pas, Masterji continua jusqu'au troisième. Au moment où il tournait la clé dans sa serrure, il entendit un dé clic. La porte du 3B s'ouvrit. Lumière, rires, musique en jaillirent. Et un jeune homme apparut.

Miss Meenakshi, en nuisette et cheveux défaits, avait une main posée sur l'épaule du jeune homme. Celui-ci recula et heurta le vieux professeur.

« Oh, pardon. Désolé, monsieur. »

À en juger par l'odeur de savon frais, l'ami de Miss Meenakshi venait de prendre une douche, supposa Masterji.

« Vous ne pouvez pas faire attention ? » s'emporta-t-il.

Le jeune homme souriait.

Sans même avoir conscience de son geste, Masterji le poussa brutalement. Le sourire du jeune homme tomba à la renverse. Sa tête heurta la porte du 3B et il glissa sur le sol.

Aussitôt il se releva, poings serrés. Mais le cri de Miss Meenakshi stoppa net ses vellétés de riposte.

13 mai

Qu'est-ce que Bombay ?

Depuis le treizième étage, une fenêtre répond : banian, maidan<sup>22</sup>, pierre, tuile, tour, dôme, mer, faucon, cassiers en fleur, smog à l'horizon, fantasmagorie gothique (gare Victoria et hôtel de ville) émergeant de la brume.

Dharmen Shah regarde le faucon. L'oiseau a plané jusqu'à la fenêtre, porté par un mystérieux courant – froufroutement d'ailes illuminées par le soleil – et s'est posé sur le rebord de la fenêtre. Dans ses serres, il tient une souris, du moins un gros morceau de souris. Une seconde plus tard, un deuxième faucon vient se poser à côté du premier.

Shah ouvrit la fenêtre et se pencha autant qu'il le pouvait : les deux rapaces tournoyaient l'un autour de l'autre de façon vindicative. La souris morte, abandonnée sur le rebord de la fenêtre, suintait sang et graisse.

La bouche de Shah s'emplit de salive. Il avait mangé un paquet entier de biscuits au cours des douze dernières heures.

Il s'approcha de l'autre fenêtre en se massant doucement l'estomac. De là, il dévora le panorama : le stade de football du Cooperage, le vaste terrain vert de l'Oval Maidan juste à côté, le pignon et l'arche de l'université, la tour Rajabai et

le tribunal. Au milieu des cocotiers et des manguiers, les fleurs rouges d'un flamboyant brûlaient, comme des suçons amoureux, sur le jour d'été.

D'un doigt court et bagué d'or, il dessina le contour de la tour Rajabai et le déplaça à l'autre extrémité de l'Oval Maidan. Elle serait tellement mieux, *là*.

Shah baissa les yeux. Sur l'avenue, à l'aplomb de la fenêtre, une femme parlait sur son téléphone portable. Il se pencha pour voir ce qu'elle portait au-dessous de la taille.

« C'est une fille, n'est-ce pas, Dharmen ? – le docteur Nayak venait d'entrer dans la pièce, une radiographie à la main. C'est la seule chose capable de vous faire étirer ainsi le cou. »

Le médecin leva la radiographie à la lumière, devant le panorama.

Le crâne de Dharmen Shah s'éclaira. La radio avait été prise moins d'une heure plus tôt à l'hôpital. Shah distingua une tache laiteuse à l'intérieur de son crâne, un fantôme qui souriait dans sa mâchoire béante. Le Dr Nayak remit la radio dans l'enveloppe. Il fit signe à son patient et invita de s'asseoir sur le canapé.

« Pourquoi croyez-vous que je vous ai fait venir chez moi après les examens ? J'ai annulé trois rendez-vous pour vous. »

Shah, qui se massait toujours l'estomac, sourit et répondit :  
« L'immobilier.

– Non, Dharmen. Pas cette fois. Je voulais vous dire des choses qu'il vaut mieux dire en privé qu'à l'hôpital. En espérant que, cette fois, vous m'écoutez.

– Je vous en suis très reconnaissant.

– C'est un peu plus grave à chacune de nos rencontres, Dharmen. Cette chose qui grandit dans votre poitrine et

votre tête. Bronchite chronique. C'est de pire en pire. Vous avez des mucosités infectées dans vos poumons et vos sinus. Prochaine étape : des difficultés respiratoires. Il se pourrait qu'on vous hospitalise. Vous voulez en arriver là ?

– Et pourquoi en arriverait-on là ? répliqua Shah en tapotant la vitre. Alors que je fais toutes les analyses de sang, toutes les radios, et que j'avale toutes les pilules que vous me prescrivez. Je me suis même privé de manger hier soir. »

Jeune, la mâchoire carrée, le Dr Nayak arborait une moustache noire au-dessus d'une barbiche : quand il souriait, il ressemblait à un valet de pique.

« Vous êtes un grand enfant gâté, Dharmen. Vous ne suivez pas les recommandations de votre médecin et vous croyez qu'il ne s'en apercevra pas si vous effectuez les analyses de sang et les radios. Cela fait des mois que je vous avertis. Ce sont les chantiers qui vous font du mal. Toute la poussière que vous absorbez. Le stress et le surmenage.

– J'ai passé les vingt-cinq dernières années de ma vie sur des chantiers, Nayak. Et mes problèmes ont commencé il y a seulement un an ou deux.

– C'est à cause de ces vieilles bâtisses que vous démolissez. Les matériaux utilisés autrefois sont aujourd'hui interdits. L'amiante, la mauvaise peinture. Ça pénètre dans vos poumons. Et puis il y a cet endroit où vous aimez tant aller. Le bidonville.

– Cet endroit s'appelle Vakola.

– Je connais. C'est très pollué. Il y a des vapeurs de kérosène, de la poussière. Avec le temps, la pollution affaiblit votre système.

– Et ça, alors ? » Dharmen Shah tambourina sur son estomac, puis il pinça ses puissants avant-bras. « Qu'est-ce que c'est, sinon de la bonne santé ?

– Écoutez-moi. J'ai annulé trois rendez-vous pour vous voir. Vous avez de la fièvre, des quintes de toux, des maux d'estomac. Votre système immunitaire s'affaiblit. Quittez Bombay. Au moins une partie de l'année. Allez dans l'Himalaya. À Simla. À l'étranger. Il y a une chose que l'argent ne peut pas acheter, ici, c'est l'air pur. »

Le gros homme plongeait une main dans la poche de sa chemise saharienne et en sortit un dépliant de piètre qualité qu'il tendit au médecin.

Le « roi » des promoteurs de banlieue, J. J. Chacko, P.-D.G. du groupe Ultimex, a stupéfié les observateurs ainsi que ses amis et pairs en faisant l'acquisition d'une parcelle de premier choix dans Vakola, Santa Cruz (est), à un prix audacieux, qui constitue LE PRIX LE PLUS ÉLEVÉ jamais payé pour un projet de réaménagement dans cette banlieue, en dépit des efforts incessants et hardis de divers concurrents pour empocher le gros lot.

Mr Chacko a divulgué en exclusivité au *Mumbai Real Estate News* qu'un architecte de Hong Kong, terre renommée du modernisme, sera engagé pour concevoir des appartements de luxe. Mr Chacko envisage d'ajouter un parking et un centre commercial à l'ensemble d'ici quelques mois. Hôtels, galeries marchandes et jardins suivront.

Le groupe Ultimex, dont la devise est « Le meilleur en tout », ne cesse de progresser dans toute la ville de Mumbai. Dans sa vie privée, néanmoins, le visionnaire Mr Chacko n'est pas une personnalité en vue. Il préfère se tenir à l'écart de la scène glamour et mondaine de So-Bo (South Bombay). « Il est facétieux, timide, attaché à la

famille et aux plaisirs simples », dit de lui un de ses amis intimes. Vif, habile, c'est un homme d'avenir. Philanthrope, il a remporté treize médailles d'or, décorations, poèmes dédicatoires et distinctions diverses pour ses réalisations humanitaires dans le domaine social. Il est également passionné d'échecs et de billard.

Le médecin lut le dépliant, le retourna, le relut.

« Et alors ? »

– Il s'agit de J. J. Chacko, le patron d'Ultimex. Il a mis la main sur tout le secteur de la gare de Vakola. Il y possède déjà trois immeubles. Et maintenant il empiète sur mon secteur ! Vous savez ce qu'il a fait l'autre jour ? Il a payé quatre-vingt-un lakhs une cahute dans le bidonville. Et bien sûr, tout le monde parle de lui. Sur mon territoire ! Il m'envoie même ce prospectus par la poste.

– Et alors ? »

Shah reprit le papier, le plia et le remit dans sa poche.

« Comment voulez-vous que je prenne des vacances quand J. J. Chacko n'en prend pas ? Est-ce que son médecin lui dit de ralentir ? »

Le front du Dr Nayak se plissa.

« Peu m'importe que votre J. J. Chacko se tue à la tâche. En ce qui vous concerne, je vous déconseille de vous lancer tout de suite dans un nouveau projet. Est-ce pour Satish que vous faites tout cela ? Votre fils préférerait sûrement que son père vive longtemps, vous ne croyez pas ? »

Dharmen Shah traça un trait sur le carreau de la fenêtre du bout du doigt.

« Dans cette ville, il existe une ligne d'or. Une ligne qui apporte la fortune. »

Il figura trois ponts sur le trait.

« Ici, vous avez l'aéroport Santa Cruz, ici le centre financier Bandra-Kurla, et ici le bidonville Dharavi. Pourquoi cette ligne est-elle en or ? Le trafic aérien est en plein essor. Plus d'avions, plus de visiteurs. Donc... – il déplaça son doigt : ... le centre financier de Bandra-Kurla se développe d'heure en heure. Ensuite, le gouvernement s'intéressera à Dharavi. Le plus grand bidonville d'Asie deviendra aussi le plus riche. Ce secteur regorge d'argent. Des migrants débarquent à Bombay chaque jour et ne savent pas où loger. Sauf... – il indiqua un point au milieu du trait : ... ici. À Vakola. L'Excelsior et le Fountainhead seront terminés en novembre de cette année. J'ai déjà vendu presque tous les appartements. Mais le joyau verra le jour l'année prochaine. Le Shanghai. »

Le Dr Nayak étouffa un bâillement et sourit.

« Voilà que vous recommencez. Cette ville va vous tuer, Dharmen.

– Vous auriez dû m'accompagner, Nayak. Des routes à perte de vue, des gratte-ciel, tout est immaculé, splendide. » Shah cogna la vitre, qui trembla. « Les Chinois ont une volonté d'enfer. Ici, depuis l'Indépendance, nous avons fait preuve de volonté pendant dix minutes à peine. »

Le médecin gloussa de rire et quitta le canapé pour s'approcher de la fenêtre. Il s'étira.

« L'expérience de Shanghai est à un Indien d'âge mûr ce qu'une première expérience sexuelle est à un adolescent. Vous ne pouvez pas vous empêcher de nous comparer aux Chinois, Dharmen. »

Shah le regarda.

« Comment progresser autrement ? Regardez les trains de cette ville. Regardez les routes. Les tribunaux. Rien ne

marche, rien ne bouge. Il faut dix ans pour construire un pont.

– Assez, assez. Prenez le petit déjeuner avec nous, Dharmen. Vishala tient à vous remercier d’avoir arrangé l’affaire pour son ami de Prabha Devi. » Le médecin posa une main sur l’épaule du gros homme. « Vous l’impressionnez. Je vais annuler un quatrième rendez-vous pour vous. »

Dharmen Shah se tourna vers la fenêtre.

Les faucons réapparurent. Toujours en vol de combat, poussés vers l’immeuble par une bourrasque, ils arrivèrent droit sur la fenêtre et la heurtèrent, avant qu’un courant contraire ne les soulève vers le ciel, à la verticale, comme le long d’une falaise.

« Sales bestioles, dit le Dr Nayak. Ils lâchent des fientes sur les fenêtres, se bagarrent à longueur de journée. Quelqu’un devrait... – il pressa la détente d’une arme imaginaire : ... les flinguer. Un par un. »

\*

Shah pianotait sur son téléphone portable en traversant le parking en sous-sol, lorsque l’écho d’une voix spectrale résonna sous le plafond bas.

« Monsieur le secrétaire, mesdames et messieurs les membres de la société coopérative immobilière Vishram... »

Shah rangea son téléphone dans sa poche et se dirigea à pas furtifs vers la source de la voix.

Un homme de haute taille, vêtu d’un pantalon noir et d’une chemise blanche, se tenait devant la porte ouverte de l’ascenseur du sous-sol. Il se regardait dans le miroir carré de la cabine et levait la main gauche.

« Monsieur le secrétaire, mesdames et messieurs les membres de la société coopérative immobilière Vishram des tours A et B, tous vos rêves sont sur le point de se réaliser. »

L'homme avança la mâchoire. Une incisive ébréchée apparut, proéminente, dans la glace.

« Monsieur le secrétaire, mesdames et mes... »

Un garçon en tenue kaki douteuse, tenant un plateau à thé dans une main, planta un doigt dans le dos de l'homme pour lui demander de dégager l'entrée de l'ascenseur.

L'homme fit volte-face, la main toujours levée.

« Espèce de petit morveux, ne me touche pas. »

Le livreur de thé recula ; sur le plateau, les verres tremblotèrent.

Shah se racla la gorge.

« Shanmugham ! Laissez le petit monter dans l'ascenseur.

– Oui, patron. »

Shanmugham s'écarta aussitôt et fila vers la Mercedes pour ouvrir la portière à son employeur.

Marine Drive.

Le ploiment des cocotiers sous la brise océane et l'envol précipité des pigeons ajoutaient à la sensation de vitesse sur la longue avenue. Une tache satinée de soleil luisait sur Back Bay.

« Tout y est, sauf la date limite », dit Shanmugham.

Assis à l'avant à côté du chauffeur, il se tourna vers son patron et lui montra un feuillet imprimé.

« J'ai revu le texte mot à mot hier soir, monsieur. Je voulais m'assurer que tout était correct jusqu'à la moindre virgule. »

Dharmen Shah ignore le papier et ouvre une petite boîte en métal bleu ; à l'aide d'une minuscule cuiller en plastique, il enfourna le contenu de la boîte dans sa bouche rouge et luisante.

« Ne vous occupez pas des mots, Shanmugham. Parlez-moi plutôt des gens.

– Vous les avez vus, monsieur.

– Une seule fois.

– Fiables et modernes dans la tour B. Secteur financier, high-tech, informatique. Plus âgés dans la tour A. Enseignants, comptables, agents immobiliers. Dans les deux cas, des personnes sensées.

– Des enseignants ? Ah. » Le gros homme grimaca. « Quoi d'autre sur la copropriété ? Des drames ?

– Un suicide, monsieur. Il y a des années. Un jeune homme a sauté du toit. Personne ne m'en a parlé, je l'ai appris par des gens du quartier.

– Seulement un suicide ?

– Oui, monsieur.

– Bon. Je me débrouillerai. »

La voiture s'arrêta au feu rouge, à l'entrée de Malabar Hill. Un chat sans tête gisait sur la chaussée ; à partir du cou, il n'était qu'une tache rose marquée de l'empreinte d'un pneu. Un point d'exclamation de sang. Le cœur du promoteur se souleva. Dans un monde de camions et de circulation intense, le petit chat n'avait pas eu la moindre chance. Mais toi, Dharmen, tu es le prochain, non ? semblait l'interroger l'animal pulvérisé.

Il abaissa sa vitre et cracha sur la dépouille du chat.

Il rêvait d'un petit déjeuner. Huit tranches de pain toastées, coupées en diagonale et empilées sur une assiette de

porcelaine ; un pot de confiture de fruits mélangés Kissan, un pot de marmelade Kissan, une bouteille de ketchup Heinz, et, dans un bol d'eau pour le conserver à température, un iceberg de beurre maison.

La Mercedes remonta Malabar Hill ; l'océan étincelait à la gauche de Shanmugham.

Alors que le chauffeur enclenchait une vitesse, ils calèrent à la hauteur d'une vieille demeure en ruine. De jeunes arbustes avaient poussé au travers d'une corniche XIX<sup>e</sup> ornée de feuilles et de fleurs en pierre merveilleusement sculptées. Une pancarte clouée sur la façade annonçait :

**MUNICIPALITÉ DE MUMBAI  
SITE DÉLABRÉ ET DANGEREUX  
IMPROPRE À RECEVOIR DES VISITEURS  
ENTRÉE INTERDITE**

Quand la voiture redémarra, un reflet renvoyé par l'océan traversa la maison en ruine.

Plus loin, quatre imposants banyans apparurent, qui se dressaient dans l'enceinte d'un grand immeuble. Leurs racines aériennes s'accrochaient au mur de clôture comme si elles y étaient collées. C'étaient les quatre écussons de la résidence de Shah.

L'ascenseur les hissa au huitième étage.

« Nous irons à Vakola après le petit déjeuner, dit Shah à son assistant. Ce matin, le chef de chantier m'a affirmé que tout était en ordre et que ma présence était inutile. Vous savez ce que ça signifie. »

Un médaillon représentant un dieu Ganesh doré trônait sur le linteau à l'entrée de l'appartement de Dharmen Shah.

La porte était ouverte. Deux chaussures de cuir noires avaient été laissées à l'extérieur.

Dans le salon, un tableau digne d'une scène de théâtre comique accueillit les deux hommes. Devant l'immense statue de bronze du Nataraja, le Danseur Cosmique, Shah découvrit Giri, son intendant, en compagnie de deux hommes en uniforme kaki ; l'un d'eux sirotait un verre d'eau fraîche, l'autre, une main posée sur Satish, grondait le garçon en pointant sur lui son index comme s'il mimait la scène au profit de son père.

Dans la poitrine de Shah, les mucosités ronflèrent.

« Monsieur... » Giri, vêtu d'un maillot en loques et d'un lungi<sup>23</sup> bleu, s'approcha vivement de son maître. « Satish a recommencé. Il a bombé des voitures devant l'école. Ils l'ont attrapé et ramené ici. Je leur ai dit de vous attendre... »

Le policier qui tenait Satish était le plus âgé des deux. Ce fut lui qui prit la parole. L'autre continua de boire son verre d'eau à petites gorgées.

« D'abord, nous l'avons surpris à faire ça... »

Le policier esquissa un geste circulaire de la main pour illustrer un bombage à l'aérosol. Shah écoutait. Les doigts de sa main gauche lustrèrent les gros anneaux d'or de sa main droite.

« Ensuite, il a fait ça. Et ça. Après avoir entièrement bombé une voiture, ils sont passés à la suivante. C'est un gang, et chaque garçon porte un surnom de gang. Celui de votre fils est Soda Pop.

– Soda Pop », répéta Shah.

Le policier qui buvait de l'eau acquiesça :

« ... Pop. »

Rondouillard, le teint pâle, Satish exsudait la nonchalance. Le problème paraissait ne pas le concerner.

« Alors l'agent Hamid, ici présent, poursuivit le policier porte-parole en désignant son collègue, qui était assis dans le fourgon de police, a dit : "Est-ce que ce ne serait pas le fils de monsieur le promoteur Shah ?" Voilà pourquoi, vu les excellentes relations que notre commissariat a toujours eues avec vous, monsieur, nous avons pensé... avant que les journaux l'apprennent... »

Monsieur le promoteur Shah en avait assez entendu et il voulait reprendre possession de son bien : de l'index, il fit signe au garçon d'approcher. Le policier ne le retint pas. Satish rejoignit son père sans se presser.

« Et ses amis ? dit Shah. Les autres garçons qui faisaient ça... – il fit le même geste circulaire du bras. Que va-t-il se passer pour eux ?

– Ils iront tous au commissariat. Leurs parents devront venir les chercher pour les faire libérer. Nous ne divulguons pas les noms aux journaux. Pas cette fois. »

Shah posa une main sur son cœur.

« C'est très généreux. »

Giri alla aussitôt dans le bureau de son maître et ouvrit un tiroir. Ce n'était pas la première fois. Il savait quelle somme mettre dans l'enveloppe.

Il la remit à Shah, qui la soupesa, approuva, et la tendit au policier porte-parole.

« Voici pour quelques chai<sup>24</sup> et boissons fraîches au commissariat, mon ami. Je sais combien il fait chaud, ces jours-ci. »

Bien que l'enveloppe eût été acceptée, les policiers ne parlaient pas. Le porte-parole reprit :

« C'est bientôt l'anniversaire de ma fille, monsieur.

– Je lui ferai envoyer un gâteau du Taj. Ils ont une excellente pâtisserie.

– Monsieur, dit à son tour le policier silencieux.

– Oui ?

– L'anniversaire de ma fille ne va pas tarder non plus. »

Giri raccompagna les policiers en souriant. Shah continuait de frotter ses bagues en or. Dès que Giri eut refermé la porte, Shah enfonça ses bagues dans le nez de son fils.

Soda Pop sursauta et détourna la tête pour parer la violence du coup.

Il tremblait ; s'il avait pu, disait son corps, il se serait jeté sur son père pour le tuer.

Giri l'entraîna vivement vers sa chambre.

« Venez vous débarbouiller, Baba. Ensuite nous boirons un lait chaud. »

Peu après, Giri revint dans le salon et trouva son maître et Shanmugham de part et d'autre du Danseur Cosmique, plongés dans la contemplation de l'objet blanc qui partageait la table avec la sculpture en bronze : une maquette en plâtre d'un immeuble, qu'un sous-fifre de la compagnie avait apportée à l'appartement deux jours plus tôt.

« Vous ne voulez pas parler à votre fils, maintenant ? suggéra Giri. Dites-lui quelque chose de gentil. »

Shah caressa la maquette du plat de la main.

« Apporte-moi une assiette de toasts, Giri. Tout de suite. Et une pour Shanmugham. »

Giri jeta un regard noir à l'assistant et se dirigea vers la cuisine. Il désapprouvait la présence d'employés pendant les repas.

Shah continuait d'examiner la maquette. Son regard glissa sur l'inscription du socle.

**LE SHANGHAI**  
**VAKOLA, SANTA CRUZ (EST)**  
**APPARTEMENTS DE GRAND LUXE**  
**« DE MA FAMILLE À LA VÔTRE »**

« Regardez ça, Shanmugham. Regardez. Est-ce que ce ne sera pas magnifique une fois sorti de terre ? »

Dès l'instant où la voiture vira sur le pont de Bandra, Shah ferma les yeux.

Il sentit son pouls s'accélérer. Ses poumons devinrent plus légers, comme s'il n'avait pas toussé depuis des années.

La Mercedes s'arrêta. Sa portière s'ouvrit.

« Monsieur. »

Shah descendit en tenant les mains de Shanmugham, les yeux toujours fermés. Il voulait différer son plaisir le plus longtemps possible.

Il les entendait déjà : l'Excelsior et le Fountainhead du groupe Confiance. Ils gargouillaient. Comme son fils dans le ventre de sa mère les derniers mois avant sa naissance.

Shah enjamba des ornières de roues de camion, striées comme des vertèbres fossilisées. Des graviers de granit crissèrent sous ses pas, puis cédèrent la place à du sable lisse, constellé de fragments de briques. Autour de lui, le bruit allait crescendo.

Il rouvrit les yeux.

Des bétonneuses barattaient, pointées tels des canons vers les deux immeubles ; des femmes en saris colorés montaient des auges remplies de mortier frais dans les étages du Foun-

tainhead. Plus loin l'Excelsior, plus squelettique, était recouvert de filets et d'échafaudages ; des poutres de bois sombre saillaient à chaque étage, comme les côtes d'une cage thoracique.

Un petit village avait vu le jour autour du chantier : migrants du nord de l'Inde, les ouvriers avaient recréé leur ancien habitat. Des vaches fouettaient les mouches avec leur queue, du bouillon mijotait dans des gamelles en aluminium, un petit autel avait été dressé à l'attention d'un dieu rouge. Shah retroussa le bas de son pantalon et s'approcha de la vache ; il lui toucha le front trois fois, et toucha ensuite le sien. Pour la chance.

Un groupe de journaliers l'attendait.

« Comment se passe le coulage du ciment, aujourd'hui ? demanda-t-il.

– Très bien, monsieur.

– Alors qu'est-ce que vous fichez là à perdre votre temps ? »

Il les compta. Six. Vêtus de maillots de corps et de dhotis blancs, le corps recouvert d'une pellicule de poussière. Le maître d'œuvre en charge du Fountainhead arriva en courant.

« Monsieur, ils disent que... la chaleur... vous comprenez... ils veulent retourner dans leur campagne s'occuper de leurs champs... »

Shah fit claquer sa langue.

« Je veux entendre de leur bouche ce qu'ils ont à me dire. »

L'un des mutins du groupe, un petit homme avec une raie bien dessinée dans les cheveux, expliqua :

« On ne peut pas travailler dans ces conditions, sahib. Excusez-nous. On va finir correctement le travail de la

journée et on partira ce soir. Demandez au chef de chantier. Nous sommes vos meilleurs ouvriers. »

Shah leva les yeux vers le Fountainhead, puis vers l'Excelsior, et enfin vers le soleil.

« Je sais qu'il fait chaud. Les cocotiers brunissent. Les vaches ne tiennent pas en place même si vous leur mettez à manger sous le nez. Je sais qu'il fait chaud. Mais il nous reste à peine un mois avant la mousson, et il faut finir de couler les dalles maintenant. Sinon je perds un mois et demi, peut-être deux si les pluies sont très abondantes. Et s'il y a bien quelque chose que je ne peux pas perdre, c'est du temps. »

Il cracha une chose épaisse, rosâtre, tachée de gutka, avant de caresser de nouveau la vache et de poursuivre :

« En me voyant, vous devez penser : voilà un homme riche. Que sait-il de la chaleur ? Je vais vous le dire. »

De la main qui avait touché la vache, il pointa l'index sur ses interlocuteurs avant de reprendre :

« Dharmen Shah sait ce que c'est que de travailler, marcher et transpirer sous la chaleur. Il n'a pas grandi dans le luxe comme les autres richards. Il a grandi à Krishnapur, un village du Gujarat. À son arrivée à Bombay, il avait en poche douze roupies et quatre-vingts paisas. C'était l'été. Il a pris le train, il a pris le bus, et quand l'argent lui a manqué pour le bus, il a marché. Ses sandales l'ont lâché et il a emmailloté ses pieds dans des feuilles pour continuer. Et vous savez ce qu'il a découvert en arrivant à Bombay ? »

Deux cent cinquante, réfléchissait Shanmugham. Ne leur offrez pas plus de deux cent cinquante.

« De l'or », continua Shah. Et il montra ses mains couvertes de bagues aux mutins. « Plus il faisait chaud, plus il y avait de l'or à saisir. Je vais augmenter votre salaire... »

Il replia ses doigts et les agita. « ... à trois cents roupies par jour et par homme. Ça vous fait cent roupies de plus que ce que vous gagnez actuellement, et plus que vous auriez n'importe où ailleurs à Santa Cruz. Vous dites que vous voulez rentrer chez vous. Mais moi, je sais bien ce que vous ferez là-bas ! Travailler aux champs ? Sûrement pas. Vous allez flemmarder à l'ombre sur votre charpoy<sup>25</sup>, fumer, jouer avec les enfants. Et au coucher du soleil, vous picolerez. Bientôt, vous n'aurez plus d'argent. Et vous reviendrez le 15 juin, pendant les pluies, pour me supplier de vous réembaucher. Ouvrez grand vos oreilles : le chef de chantier se rappellera chacun de ceux qui partiront aujourd'hui, au moment où le patron a le plus besoin d'eux. Un ouvrier qui ne travaille pas pour Shah quand il fait chaud ne travaillera pas pour lui quand il fait frais. J'enverrai des bus dans tout le Maharashtra pour ramener des villageois. Ça me coûtera peut-être le double mais je le ferai. Si au contraire vous restez, je vous paierai trois cents roupies par jour. Je lance de l'or en l'air. Qui va l'attraper ? »

Les maçons se regardèrent ; un vent d'indécision souffla sur eux. Celui qui avait la raie dans les cheveux demanda :

« Vous avez bien dit trois cents par jour, sahib ? Même les femmes ? »

– Même les femmes. Même les enfants. » Shah cracha de nouveau par terre et se passa la langue sur les lèvres. » Même les chiens et les chats, s'ils se mettent une brique sur la tête et la transportent pour moi.

– Nous restons avec vous, sahib. »

Les autres maçons n'avaient pas l'air réjouis, pourtant ils étaient incapables de résister.